

starwaxmag.com



Star Wax n°42 vous est offert par Compos-it / Printemps 2017 / BOSQ



BORN IN 1995 DESPERADOS

© Desperados a été lancée en France en 1995. Née en 1995.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



Pro-Ject
AUDIO SYSTEMS

Le luxe accessible depuis 1991
Par le n°1 mondial des platines audiophiles
100% Made in Europe*

* 100% fabriquées en Europe

Tél. 01 55 09 55 50
www.AudioMarketingServices.fr

POSTALHOMES - 330 RUE DU PROFESSEUR PAUL MILLEZ - CHAMPAGNY SUR MARNE - FRANCE - SAS AU CAPITAL DE 100000€ - RCS ORLÈANS 505 864 347 - N° TVA : 212 53064547 - #AudioMarketingServices

Il n'existe pas encore de loi pour contrer les individus qui amplifient leur notoriété en falsifiant des chiffres de ventes ou d'écoutes en ligne. Si tu ne travailles pas dans les métiers de l'industrie musicale, sache pourtant qu'il est coutume de justifier un cachet grâce aux followers ou au nombre d'écoutes via le streaming audio ou vidéo... Guère qualitative, cette méthode préoccupe certains professionnels. C'est le cas du Syndicat National de l'Édition Phonographique qui a détecté des anomalies concernant les chiffres générés par la musique sur certaines applications. Si ceci est exact, ça signifierait que certains musiciens percevraient trop d'argent par rapport au nombre réel d'écoutes !

Loin de ces compteurs virtuels, l'année 2016 fut marquée par la culture portablist. Les passionnés de scratch s'installent librement (ou presque), tant en milieu urbain que rural, grâce à du matériel léger. Parmi les activistes français, nous avons déjà salué les sessions sauvages d'Ugly Mac Beer dans le métro ou les rues de Londres, Paris ou encore à la Guadeloupe, au calme, en bord de mer...

Ce phénomène encore discret, non comptabilisé par les institutions, n'est pas évoqué dans ce numéro. En revanche, selon ce principe nomade, nous souhaitons que ce sommaire printanier te transporte vers d'autres horizons, aussi séduisants. À l'écart des enjeux politiques liant aujourd'hui la France et la Colombie, pars chez Bosq, le producteur-Dj de musique afro-latine installé dans les montagnes environnant Bogota. Puis découvre la création internationale au travers d'artistes italiens, afro-américains ou encore anglais. Et n'oublie pas nos frenchies prescripteurs de nouvelles tendances. Cette lecture va certainement te motiver à travailler sur ton dernier software ou synthé. Alors n'hésite pas : participe au nouveau contest de remix Star Wax X Dub Stuy. Il est organisé du 1er au 31 mars 2017. Et permet de remixer un titre de Dubamine, le jeune et talentueux producteur californien. Stems et infos : www.starwaxmag.com



SABAT MACHINES & FAMILY
EP
Mars 2017
Magic Tricks
Favourite Leeway
Strange Fruit
by Abel Meeropol
(Sabat Machines & Family version)

TOOLBOX RECORDS

toolboxrecords.com

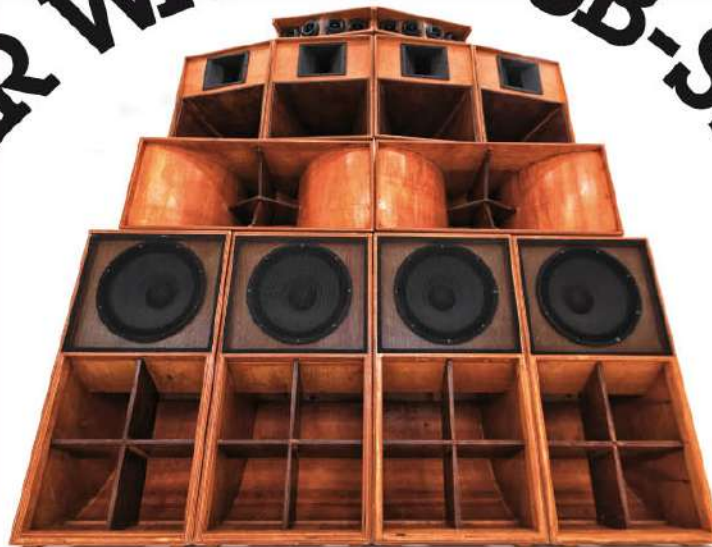
SOMMAIRE STAR WAX N°42

- 05 - Édito et ours | 09 - Lifestyle
- 10 - Matos : Eurorack
- 12 - Sneakers : Clems
- 16 - Baby Club | 20 - Howl Ensemble
- 24 - Ed Piskor | 28 - Moiré | 32 - Bosq
- 36 - Rare Wax par Amadeo 85
- 38 - Focus Daptone Records
- 40 - Chroniques | 42 - Menu best of

- Fondateur & rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert - Direction artistique : Julien Douek et Snik88 - Rédaction : Vincent Caffiaux, Sabrina Bouzidi, Dj Seep, Damien Bauman, Dj Barney, Ill_y0 - Photographes : Patricia Martinez, Alain Garcia, Coon, Dj Seep, Ill_y0, Jacob Blickenstaff... - Ont participé : Colette Aubert, Human Koala, Laurent Cachet, Dj Steaf, E-Kyoz, Frankie Numi, Doc Krns, Christophe Hager, Nicolas Ossywa, Dj Da Oof, David Grynberg, Amadeo 85... - Marketing : ness@starwaxmag.com - Couverture : Bosq par Constanza Leal - N° ISSN : 1967-2160 - Tirage : 25 000 exemplaires - Imprimé en Espagne : trimsuic national gratuit. Liste détaillée des 675 points de diffusion disponible via le footer sur www.starwaxmag.com - Star Wax est édité par Compos-ir (2000 - 2017) - Adresse de rédaction : 120, rue Édouard Vaillant - 93100 Montreuil - info@starwaxmag.com



STAR WAX X DUB-STUY



“Nicodemus” Remix contest



From 1st to 31st March
worldwide 7" contest

Stems & info at
starwaxmag.com



Numark

VANS
White Hula Daze
10 euros



SHOP IN DON'T BELIEVE THE HYPE

KRONABY
Perspective Apex
120euros



CASIO
Smart Outdoor Wsd F20
(montre connectée)
500euros



NEW BALANCE
ML009 HV
145euros



QHUIT
Carlos music terrorist
70euros



ADIDAS EQT
Support
Olive CRG Black
120euros



ADIDAS
Superstar Boost
White Black Gold
130euros



SUPRA
Skytop V
Miami Pack
130euros



RUARK AUDIO
R1 Mk3
300euros



SKULLCANDY
Barricade Mini
39,99euros



PUMA
Basket Paris VCHTA
85euros



DIADORA
S8000 Ita Camo
145euros



DAKINE
Party Bucket
60euros



AVNIER
Vertical Rose Sweat
120euros



EASTPAK
Ligne Hot Beach - Banane
32euros



JVC
HA-SHR02 Wood 2
500euros



BLEU DE PANAME
Chemise Baseball molleton
130euros



EURO (C)RACK

Le retour du monde
modulaire, en micro



LES MEILLEURES IDÉES SONT SOUVENT RECYCLÉES. LES SYNTHÉS ET LES MACHINES D'AUJOURD'HUI REFLÈTENT BIEN CETTE RÉALITÉ. LA RÉDACTION A DÉCIDÉ DE SE PENCHER SUR LE MONDE MYSTÉRIEUR DES « MICRO-MODULAIRES ». UN PHÉNOMÈNE QUI A PRIS LE MARCHÉ DU HARDWARE D'ASSAUT, SURTOUT CES CINQ DERNIÈRES ANNÉES. EURORACK : UN FORMAT ET PLUSIEURS PHILOSOPHIES QUE SEEP ET HUMAN KOALA METTENT EN LUMIÈRE.

Dans les années 60 et 70, pour produire un son il ne fallait pas juste appuyer sur une touche de clavier... Les synthés d'époque étaient des armoires gigantesques peuplées de boutons, de potentiomètres et de câbles. Ils ressemblaient à d'énormes terminaux téléphoniques. Les éléments constitutifs (générateurs de sons, modificateurs de sons, contrôleurs de paramètres sonores) étaient ni pré-câblés, ni configurés et nécessitaient donc un câblage manuel.

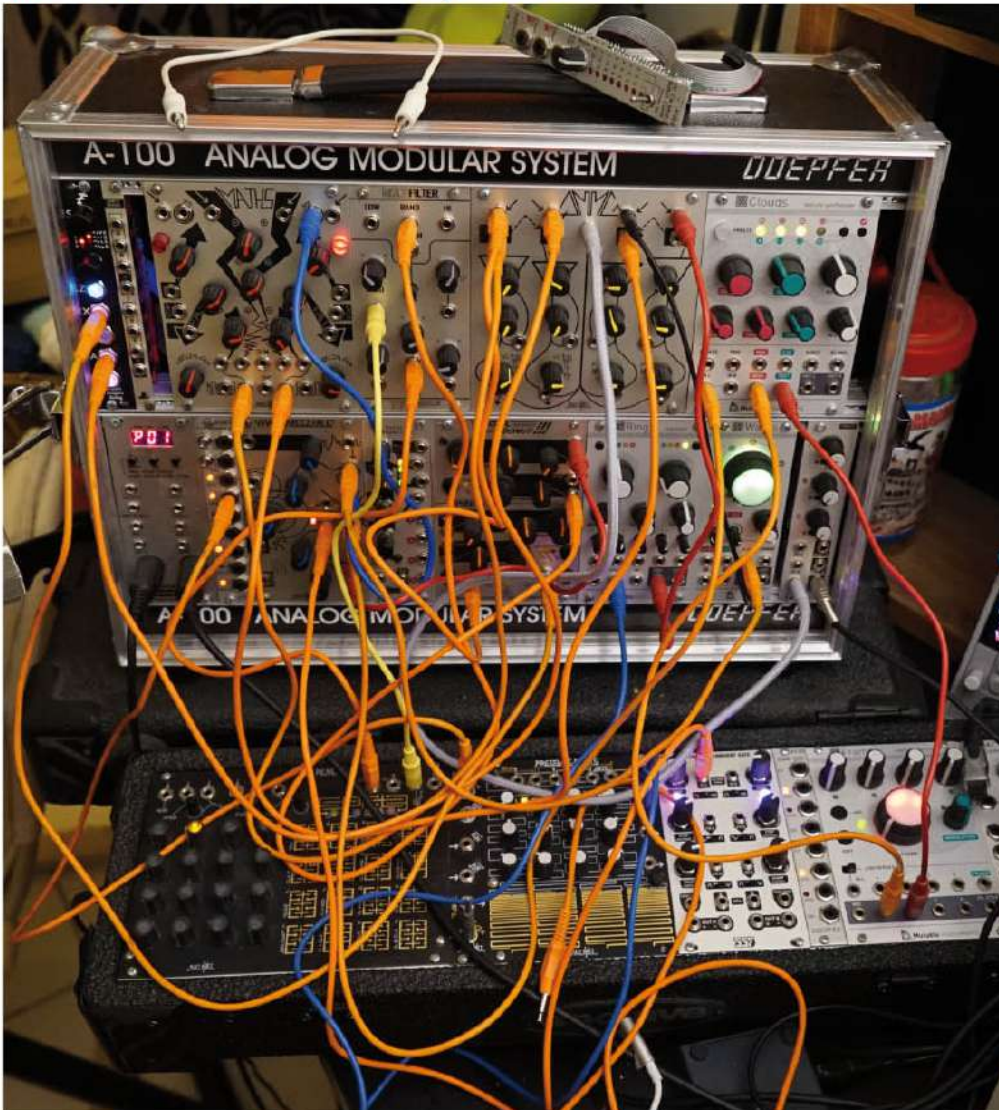
Le principe du patching sur un synthétiseur modulaire consiste à relier deux paramètres ou modules entre-eux. Sur un module, il y a des entrées et des sorties. Par exemple, sur un générateur de sons en entrée, on peut affecter la hauteur (pitch) de l'oscillateur, la variation de sa forme d'onde et donc de son timbre. En sortie, par exemple, cela génère une forme d'onde en dents de scie, un signal carré ou sinusoïdal. Sur un filtre il y a une entrée audio, une sortie audio, une entrée pour contrôler la quantité de filtres. Une chaîne de câblage classique patche, par exemple, la sortie dents de scie dans l'entrée audio du filtre qui lui va contrôler la quantité d'harmoniques du signal et donc sa brillance. Ce qui permet à l'utilisateur par exemple de contrôler manuellement, en tournant un potentiomètre, la hauteur de l'oscillateur, la quantité d'harmoniques du filtre. Ou alors il peut déléguer ce contrôle à un autre module : un LFO, une enveloppe, un séquenceur, un clavier, une bande sensitive, etc. Ce système de patching était alors peu pratique pour un musicien habitué à une interface beaucoup plus simple. Il aura fallu attendre l'arrivée de formats pré-câblés, beaucoup plus petits et ergonomiques, pour profiter de ces nouveaux sons et susciter l'adhésion des musiciens. Le Minimoog fut un des premiers modèles. Il a été conçu dans cette optique-là. Contrairement à Bob Moog qui cherchait à fournir aux musiciens un instrument adapté à la scène, des constructeurs tels que Buchla ou Serge ont suivi une voie plus expérimentale. Ces derniers ont construit des machines beaucoup plus ouvertes et moins inspirées des instruments traditionnels. Une nouvelle palette de sons était devenue possible et à portée de main, ouvrant la porte à de nouvelles formes musicales. Ces systèmes étant plus adaptés aux chercheurs qu'aux créateurs, le modulaire a fini par prendre la poussière dans les laboratoires musicaux. Pendant ce temps, les synthétiseurs pré-configurés se ruèrent aussi bien dans les studios que sur scène.

Avance rapide, 1997... Après une longue période dominée par le numérique (les romplers, sampleurs, et émulations numériques), l'Allemand Doepfer ressuscite le modulaire analogique dans un format Eurorack plus petit, plus accessible et pour un prix raisonnable. Il a fallu attendre encore une bonne dizaine d'années avant que de nombreux constructeurs indépendants ne se lancent dans ce format de module.

Cet engouement démocratise réellement le format Eurorack, passant du simple clonage de modèles classiques aux hybrides novateurs. Aujourd'hui des marques comme Malckko, Bastl, The Harvestman, Tiptop Audio, Mutable Instruments, SSF, Noise Engineering, Orthogonal Devices... ont su dépasser les formats classiques analogiques en créant leur propre philosophie de modules. Maintenant il est libre à chacun d'assembler le synthé de ses rêves en associant des oscillateurs, des filtres, des enveloppes, des LFO, des effets, des séquenceurs, des sampleurs, des générateurs de bruits ou des modules de batterie... Les possibilités de configurer sont presque infinies. Il y a autant de configurations Eurorack qu'il y a d'artistes, suivant ce que chacun recherche. Ainsi certains veulent une groovebox pour remplacer les ordinateurs et logiciels. D'autres cherchent à monter un instrument autonome et personnalisé, que ce soit au niveau de la couleur du son ou de la façon de jouer. Il y a aussi ceux qui cherchent à simuler ou à cloner un matériel particulier (Buchla, Synthi, Moog, Serge, Roland, etc) en ne vendant qu'un rein pour se le procurer. D'autres cherchent un engin d'exploration sonore autonome capable de générer un univers unique. Dans les courants actuels on retrouve autant de modules numériques que de modules analogiques à composants discrets. Une autre tendance est de reporter des fonctions qui étaient propres à l'ordinateur (sampling, sequencing, synthèse modale et simulation acoustique) dans des modules de plus en plus gros et de plus en plus complexes (ER-301 d'Orthogonal Devices, Elements de Mutable Instruments, Bitbox de 1010 Music...). Les modèles simples valent 90 euros, et jusqu'à 1000 euros pour les plus sophistiqués. C'est prenant, au regard des nouveautés qui ne cessent d'apparaître d'année en année.

Pourquoi de plus en plus de producteurs de musique électronique deviennent accros aux modules Eurorack ?

- Parce qu'ils en ont ras le bol de l'ordinateur et des plug-ins ! Ils veulent un outil plus physique et plus direct.
- Parce que ça permet une filtration directe. Et que ça permet d'assouvir un fantasme, de pouvoir s'approprier une partie de l'histoire de ces instruments sonores.
- Parce que sur scène ça clignote de partout et que ça fascine le public. L'Eurorack est un spectacle à lui tout seul.
- Pour le côté aléatoire généré entre deux patches du modulaire. Cela offre un son éphémère et unique.
- Parce que ce nouveau matos est gage de nouvelles perspectives de création.
- Pour l'effet Pokémon : collectionnez-les tous !
- Parce que les modules sont facilement dissimulables à son ou sa conjoint(e).



CLEMS



LA PASSION ! LA PASSION DIRIGE LA VIE DE CERTAINES PERSONNES. C'EST LE CAS DE CLEMS. IMPRÉGNÉ PAR LE HIP-HOP DEPUIS SON PLUS JEUNE ÂGE, IL N'A PAS QUITTÉ CETTE CULTURE DEPUIS. NAVIGUANT ENTRE MUSIQUE ET LIFESTYLE, IL PEAUFINE SON IDENTITÉ TOUT EN RESTANT CONNECTÉ À L'ACTUALITÉ. ENTREVUE ORGANISÉE CHEZ BLACKRAINBOW, ENSEIGNE DONT IL EST LE RESPONSABLE DEPUIS PLUS DE SEPT ANS.

Peux-tu te présenter ?

Salut ! Je me nomme Clems, j'ai 36 ans, et je suis un grand passionné de street culture, au sens large. Je suis tombé dans la culture hip-hop quand j'étais tout petit, en ayant la chance de pouvoir regarder l'émission H.I.P H.O.P de Sidney. J'avais 4 ou 5 ans. Ma mère m'a même dit que j'exigeais l'émission tous les dimanches pour n'en rater aucune. C'est d'ailleurs assez drôle de savoir qu'à cet âge-là je kiffais déjà. Mais j'ai eu le déclic vers dix ans, avec notamment une grosse période Michael Jackson. Puis avec les K7 qu'on échangeait à l'époque, entre potes. Je me souviens des premiers albums de Naughty By Nature... C'était vraiment l'époque où je suis tombé dedans. Et je crois que je n'en suis toujours pas sorti. Puis j'ai acheté mes premières platines à courroie lorsque j'ai eu 15 ou 16 ans. La BST PR95. L'année suivante je me suis payé des MK2. En parallèle j'ai toujours aimé les baskets, grâce notamment au basket-ball. Pour moi il existe un vrai lien entre les baskets et la culture hip-hop. Donc je suis arrivé par le biais du basket-ball mais en ayant toujours un intérêt pour les baskets au sens large. D'ailleurs j'adorais aller faire les courses avec ma mère, car il y avait toujours un Courir ou un Intersport dans lequel je ne me faisais pas prier pour aller faire un tour. Cette fièvre, je l'ai toujours. Mon premier souvenir de baskets, c'est avec la Nike Air Jordan 8 Aqua, placée en double-page dans Mondial Basket. Ce magazine était une référence lorsque j'avais 10 ou 11 ans. C'était un petit peu avant la Dream Team américaine de 1992.

Donc ta première accroche sneakers, c'était en lisant des magazines ?

Non, là c'était vraiment la claque ! Mais avant ça, j'aimais déjà les baskets. J'allais dans les magasins de sport, pour porter des choses différentes. Je tannais ma mère pour qu'elle m'achète des trucs tout le temps. Tout ça est né en même temps. Après, est-ce que ce lien musique/culture/sneakers était voulu ? Je n'en sais rien. En tout cas, pour moi il est évident aujourd'hui.

Aujourd'hui tu es également Dj ?

Je pousse des disques ! Je relativise énormément sur le terme de Dj. Au début, je jouais beaucoup dans ma chambre sans jamais être très bon techniquement car je n'avais pas la patience. Mon idée était de passer des disques, de les enchaîner, de créer une vibe et de proposer quelque chose de personnel. Je n'ai jamais été un geek du turntablism. J'ai eu une petite période à vide car les disques ça coûte très cher. Et j'ai eu d'autres priorités, comme les sneakers par exemple. Donc ça m'a fait ralentir sur le son.

J'ai eu quelques années où je ne mixais plus du tout. Puis j'ai recommencé à organiser des événements avec un ami, avant l'arrivée de BlackRainbow. Tous les mois, nous invitions un artiste qui avait un lien avec notre univers pour exposer dans un bar de Montorgueil à Paris. Un Dj y passait du son. Mais au début il n'y avait pas énormément de monde. Et pour l'alléger un peu, je me suis remis à mixer. Puis Serato est arrivé... À partir de là j'ai commencé à jouer de plus en plus souvent. Je dis que je relativise car Dj n'est pas mon boulot. Je ne suis pas le plus gros digger. Pour moi être Dj c'est un travail à plein temps : tu passes tes journées à trouver des sons, des routines, à travailler ta technique et le truc qui fera que... Maintenant je pousse des disques en soirée. Je suis dans un crew qui s'appelle Hello Paname et je suis assez fier de faire partie de cette équipe. Mais je n'aime pas qu'on dise Dj Clems lorsqu'on me présente dans une soirée.

Que joues-tu en tant que pousseur de disques ?

Je suis un gros fan de R&B, de la fin des années 80 à aujourd'hui. Donc du new jack swing aux sons contemporains. Je joue également beaucoup du hip-hop des années 90 et du début des années 2000. Je ne suis pas fermé. Je peux également jouer des sonorités différentes comme un son des années 90, puis un gros banger trap avec un futur beat et un grime avec un titre 2-step, le tout dans une vibe cohérente.

Tu es un passionné de musique, de sneakers et de street style. À quel moment en as-tu fait ton métier ?

Ça s'est fait complètement par hasard. Un été, je me suis trouvé un petit job dans une boutique qui vendait des baskets. Elle se nommait Quaterback. J'y suis resté plus longtemps que prévu. Puis le magasin BlackRainbow a été créé. J'ai rejoint l'équipe quelques mois après. BlackRainbow à la base est une agence créative lancée en 2006. À ce moment-là, le Citadium s'est repositionné pour se transformer en magasin orienté mode urbaine, au sens large. Pour cela, il a fait appel à l'agence BlackRainbow afin d'être conseillé sur l'univers de marques à développer. Elle a ainsi créé un corner indépendant afin de donner plus de crédibilité avec une sélection de marques plus pointues, permettant ainsi de démocratiser la street culture. L'agence a été fondée par Greg Hervieux et Jay Smith, et je suis rapidement arrivé dans l'équipe en tant que coresponsable de l'enseigne. BlackRainbow a quitté le Citadium pour venir s'installer au 68 rue des Archives, en juin 2010. Et je suis devenu le manager de la boutique.

Personnellement, qu'aimes-tu porter et pourquoi ?

J'aime beaucoup de choses différentes. Il y avait une époque où clairement je ne portais quasiment que du Nike. Puis j'ai ouvert mon esprit, j'ai découvert plein de choses et maintenant je fonctionne au coup de cœur. Nike était très fort à l'époque (90's, Ndlr). Aujourd'hui je trouve qu'une marque comme Adidas est très intéressante, donc j'aurais plus tendance à en porter. Quant à mon style, j'aurais beaucoup de mal à le définir. Quand on me voit, on comprend que cette culture m'influence beaucoup. Mais mettre une étiquette, je pense que c'est compliqué.

Quelles sont tes sneakers de référence ?

Pour ma génération, les années 90 ont été l'âge d'or de la basket. Il suffit de voir ce que la plupart des gens portent aujourd'hui : ce sont des rééditions de cette époque. Il y avait donc bien quelque chose d'intéressant. Donc oui, j'ai eu cette culture Nike, et puis toutes les paires marquantes liées au sport à l'époque sont signées par ce fabricant ! Ce sont les Air Tech Challenge d'André Agassi, les Air Jordan (qui étaient à l'époque encore des Nike, Ndlr), les Air Max (de l'Air Max 87 à 97, puis celles du début des années 2000). Ce sont aussi les Air Pegasus, les Air Triax, et puis c'est aussi tout ce qui était cross-training. Même s'il y avait les Reebok Pump ou bien encore la Adidas Torsion ce qui nous faisait kiffer, la plupart du temps, c'était Nike qui le sortait. Aujourd'hui, Adidas fait un boulot impressionnant, ils ont réussi à apporter de l'innovation et de la technologie venant du sport pour l'adapter au lifestyle (le système Boost, le Primeknit...). Concernant mes modèles de prédilection, j'ai une grande frustration avec la Nike Air Force One, car j'en suis un grand fan. Mais récemment mes pieds ont bougé et je ne peux presque plus porter aucune de mes paires. J'aime beaucoup la Gel-Lyte III d'Asics et également tout ce qui est NMD R1 et Ultra Boost Uncaged chez Adidas. Quand on m'a présenté ces modèles, huit mois avant la sortie officielle, je me suis pris une grosse claque. J'ai toujours aimé la gamme Nike Air Jordan, de la 1 à la 6 à l'exception de la 2. Et la Nike Air Jordan 8 Aqua, qui est spéciale pour moi. Mais en ce moment, je porte très peu de « mid-top » ou de « high-top ». Je suis plus sur du rétro-running ou du rétro-training. Mais ma chaussure préférée reste la Nike Air Force One.

Quand as-tu vu le mouvement « sneakers » s'élever ?

Je pense que c'est assez récent, ça remonte à quatre ans. Notamment quand tu vois que des grosses boîtes comme Foot Locker font des campagnes publicitaires en utilisant le terme « sneakers addict », pour inciter les gens à se revendiquer ainsi. Là, clairement, il y a quelque chose de différent, ça devient une mode, on va au-delà de la passion. Pour moi la sneaker est une culture, car il y a toujours une histoire derrière une paire, toujours ! Elle vient d'un sportif, d'un artiste... Ça n'existe pas une paire de baskets qui n'a pas de vécu.

Donc un « sneakers addict » s'intéresse à la culture qui l'entoure ?

Je déteste ce terme. Je trouve qu'il n'y pas de gloire à être un drogué de la sneaker. Si tu aimes ça et que tu en bouffes à tort et à travers, c'est que tu t'intéresses à ce qu'il y a derrière. Après il y a les « sneakers addicts » de la mode, qui aiment avoir les paires du moment. Et les nouveaux venus qui se disent que c'est cool d'aimer les baskets, qui veulent en avoir plein afin de les montrer sur les réseaux et de faire partie de ce game. Mais naturellement si tu es motivé, tu vas t'intéresser à l'histoire de chacune de tes baskets. Pour moi l'aspect culturel va forcément de pair avec la passion. Le phénomène de « camp out » a commencé à se développer à partir de là en France. Au début, c'était très simple : il n'y avait que des passionnés, des mecs qui étaient là pour prendre leur paire. Il y avait tout le temps les mêmes têtes, une poignée de gars et une poignée de spots. Une collaboration voulait dire quelque chose. Tu n'avais pas deux voire trois collaborations par semaine. C'est différent aujourd'hui !

Justement, en tant que commerçant n'as-tu pas l'impression de faire partie de ce réseau ?

Pour le coup, non ! Dans la mesure où je suis un magasin, je ne peux pas refuser de vendre à quelqu'un. Mais j'ai mis en place quelques règles pour les « camp out » et les sorties importantes. Je demande la taille que souhaite chacun des acheteurs, afin de privilégier au maximum la personne qui veut porter sa paire. S'il n'y a plus la pointure exacte de la sneaker indiquée sur la feuille, je donne une demi-pointure au dessus ou en dessous. C'est la seule solution trouvée pour favoriser les gens qui achètent pour porter. Après le « resell » fait partie du truc aujourd'hui. Et soyons honnêtes, dans la conjoncture actuelle, s'il n'y avait pas les « resellers », ma boutique tournerait un peu moins bien. Mais ma génération considérerait les « resellers » comme le diable, car elle voulait éviter ce genre de choses. Aujourd'hui ce que je peux déplorer, c'est la manière dont s'organisent certains « camp out ». Pour moi, quand tu viens pour « camper », tu restes. À partir du moment où tu quittes la file, tu n'es plus sur la liste. C'est comme à La Poste. C'est dans la logique des choses. C'est le bon sens. J'en ai déjà parlé avec plusieurs des gars qui gèrent les listes et qui « campent », mais souvent eux trouvent ça normal de ne pas respecter la file, de venir et de faire un appel tous les trois quarts d'heure. La première fois qu'on a eu un « camp out », c'était pour la sortie de l'Asics Gel Lyte V « Mint Leaf » par Ronnie Fieg (19 avril 2014, Ndlr). Ça a duré quatre jours... Sauf que les gars faisaient des appels réguliers. Le vendredi avant la sortie, j'ai demandé d'arrêter, car pour moi il ne suffit pas de pointer les gens présents. Si une personne lambda arrive à 20h30, alors que l'appel a été fait à 20 heures et qu'il n'y a plus personne devant la boutique, elle devient la première du « camp out ». Si vous me dites que vous êtes là depuis une semaine, qu'est ce qui me le prouve ? C'est la seule solution pour éviter les problèmes.

“ Je trouve qu'il n'y pas de gloire à être un drogué de la sneaker. ”





FOCUS BABY CLUB

LE BABY CLUB EST LE SPOT DE NUIT EMBLÉMATIQUE DE L'UNDERGROUND TECHNO-HOUSE DE LA CITÉ PHOCÉENNE. INTIMISTE ET FRIENDLY, IL A RÉCEMMENT SOUFFLÉ SA SIXIÈME BOUGIE. NOUS AVONS RENCONTRÉ GABRIEL AUDRIN, LE DIRECTEUR ARTISTIQUE DES LIEUX. PASSIONNÉ DE MUSIQUES ÉLECTRONIQUES, IL EST ÉGALEMENT JEUNE DJ ET PRODUCTEUR. NOUS AVONS FAIT LE DÉPLACEMENT À MARSEILLE.

D'où te vient cette passion pour la musique électronique ?

Une passion pour la musique électronique ? Une passion pour la musique en général oui ! Mon père adore faire tourner des disques de reggae, de world music et de rock principalement. Tout petit, chaque soir j'avais un bon fond sonore et le week-end c'était plus festif. De Peter Dinklage à Bob Marley en passant par Mc Solaar, on avait le droit à tout. J'ai aussi vécu les premières années de ma vie dans un château où on organisait des rave parties le week-end. Les gros kicks frappant mes oreilles, dès mon plus âge, m'ont peut être amené ici...

Pourquoi avoir choisi le nom Baby Club ?
Quels sont les propriétaires des lieux ?

Le nom fut choisi avant mon arrivée mais il correspond très bien au club actuel qui est de petite taille. On est sur une capacité de 250 à 300 personnes en turnover. Le propriétaire est un personnage nommé Sam. Il est bien connu de la nuit marseillaise... et de toute la galaxie !

Quel genre de musique au sein du club ?

Je n'aime pas vraiment définir de genres. On nous décrit plutôt comme un club axé house et techno. En soit, on fait tout ce qui nous plaît ! On passe par le courant micro-house autant que par de la funk ou de la disco de temps en temps, du moment que c'est de la qualité.

Quelles sont les priorités du club ?

On s'efforce toujours d'apporter de la nouveauté au public. Même au niveau de la structure du lieu, nous faisons au minimum une fois par an des travaux afin de donner le meilleur de nous même. Depuis le mois d'octobre, nous avons investi dans de nouvelles installations sonores, visuelles et dans les lumières. On est totalement équipé d'un bon système Void Acoustics, ces fameuses trompettes comme on les appelle ! Un son très rond et bien clair pour les musiques électroniques. C'est vraiment super ! On a aussi rajouté un deuxième vidéoprojecteur et on fait du mapping derrière les artistes. Nous l'avons toujours fait mais là nous faisons aussi du mapping dans les enceintes, c'est assez sympa ! Concernant la programmation, nous apportons une touche fraîche sur la scène marseillaise, du moins je l'espère.

Quel est le public du Baby ?

Nous avons deux publics qui se mélangent très bien. À savoir les aficionados de musiques pointues qui viennent précisément voir l'artiste du soir, et le public de passage. En effet, nous sommes en centre-ville mais dieu merci, grâce à notre service de sécurité qui fait un travail formidable, nous avons un public très bien sélectionné à ce niveau-là.

Pourquoi le public est devenu fidèle au club aussi rapidement ?

Il est difficile de nous trouver un concurrent dans ce que nous essayons de faire à Marseille. On est un peu à part de tout ce qu'il se fait dans cette ville. Et comme il y a un public pour tout... Nous entretenons notre public et nous gardons toujours des tarifs accessibles, ça nous aide fortement à fidéliser notre public.

Quels sont les artistes que tu aimerais voir jouer au Baby ?

Il y en a de nouveaux chaque jour, mais j'ai envie de te dire Modeselektor. Ces artistes font partie des rares qui peuvent produire tout ce qu'ils veulent. Leur style n'est pas restreint et j'aime ça.

**“ Modeselektor
font partie des
rares artistes qui
peuvent produire
tout ce qu'ils
veulent.”**

Souhaiterais-tu élargir la programmation ?

C'est, tour à tour, un rêve et une réalité. Depuis trois ans c'est mon but et je suis plutôt fier du résultat. Auparavant, si nous ne faisons pas de techno à la Drumcode ou CLR, le club était vide... Maintenant, on peut faire apprécier un artiste house peu connu et tout le public sera heureux. Tout n'est pas encore joué. Il est compliqué d'aller dans certains styles. Par exemple des soirées dub-techno en club, ce n'est pas facile à faire comprendre.

Quels sont les résidents ?

Pour les résidents, nous ne sommes que trois. Il y a Sanji Nox qui est un fervent défenseur de la musique électronique sur Marseille depuis plus de 10 ans. Il a toujours joué au club depuis son ouverture et il est déterminé et sûrement un des meilleurs résidents de la région. Il met toujours une ambiance monstre au club et on le respecte. C'est aussi notre accueil artistique et notre technicien agréé ! Nous avons également Radiancy qui est aussi le graphiste du club, une âme créative et un très bon producteur. Il signe sur des labels uniquement régionaux pour le moment mais c'est un talent en devenir... Et pour terminer, je prends aussi les commandes du club une fois par mois comme tous les résidents chez nous. Je m'exprime vraiment dans la direction que je donne au club, je joue des musiques d'artistes que j'apprécie vraiment et donc qui vont ou sont certainement passés au club. Après nous sommes certainement une des seules plateformes aussi tournante pour les talents d'ici. Outre les résidents, on essaie de maximiser le nombre d'artistes du coin à jouer chez nous. On essaie de donner une petite place à tout le monde même si ce n'est franchement pas évident.

Quels sont les organisateurs

Les organisateurs se recyclent assez rapidement au fil des saisons. Nous essayons de collaborer avec ceux qui y mettent vraiment du cœur, des collectifs débutants à des producteurs reconnus. On sélectionne les personnes avec qui nous sommes sur la même longueur d'onde musicale. On tisse souvent des liens forts avec ces personnes et on forme des histoires avec chacun d'entre eux. Je trouve ça très important. Parmi eux il y a les DRMC Soundsystem qui sont en phase de lancement de leur label Def. Raw Music Concept. Ces gars-là nous soutiennent depuis le début et y croient vraiment. On a créé quelque chose ensemble le jeudi. Il y a aussi les Metaphore avec leurs univers propre : très rave et très visuel. Extend & Play, du même nom que le shop de vinyles marseillais. Une association de Kedge (une école de commerce bien connue).

Il ya aussi Un Air d'Été, une bande de jeunes bien sympas qui apportent de la fraîcheur sur les soirées marseillaises. Magie Noire qui nous rappelle à nos origines. Les Colabeau aka Tom Selett & Lo Karma sont des Djs historiques du Baby. L'Amateur, le programmeur du MIDI festival qui organise ses soirées Tropicold chez nous avec des bookings très originaux. Les Dub Striker avec leur nouveau label STRCTR qui font une super programmation sur nos jeudis. Cave Carl Radio qui intervient souvent chez nous, en week-end ou en semaine. Et bien d'autres !

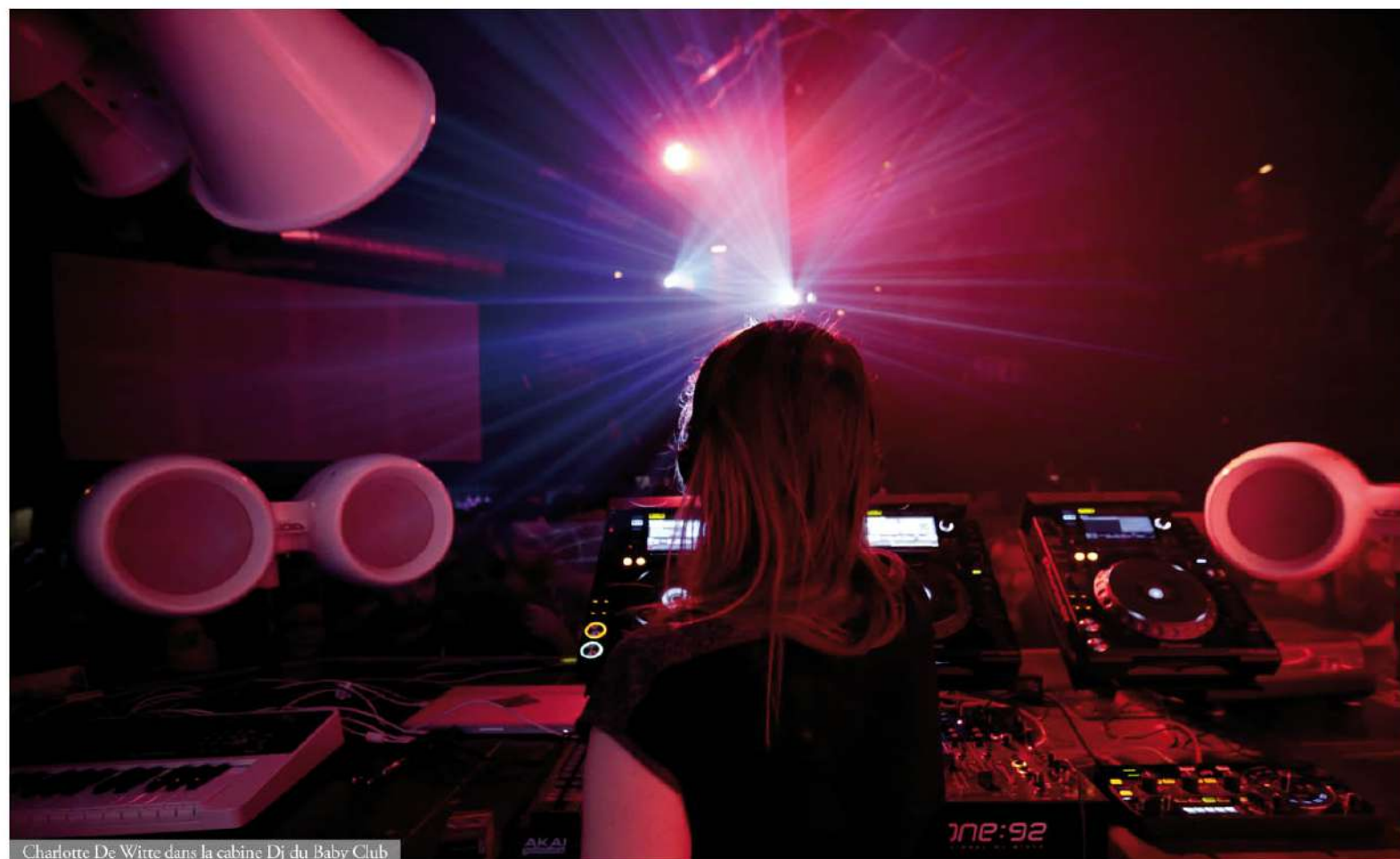
Y a t-il un event spécifique au club ?

Nous avons plusieurs soirées récurrentes. Kväll (sous plusieurs déclinaisons Kväll Master, Kväll Detroit, Kväll Chicago...) accueille des artistes de la scène internationale comme tINI, Octave One, Kenny Larkin, Christian Burkhardt, Tyree Cooper, Steve Rachmad, Tommy Four Seven, Dj Rolando etc. UDG, qui propose des artistes de techno jamais passés à Marseille, des projets coups de cœur comme Roman Poncet, Henning Baer, Mike Denhart, Behzad & Amarou...

Et Native MRS qui est une soirée présentant uniquement des artistes locaux.

Pourquoi, selon toi, la musique électronique est elle aussi en vogue aujourd'hui ?

Ce n'est qu'une question de technologie. Nous évoluons avec notre temps. La période actuelle se prête à ce qu'on soit proche de ces nouvelles machines, de nos ordinateurs etc. Cela va de soit que l'on écoute de la musique électronique.



Charlotte De Witte dans la cabine Dj du Baby Club

HOWL ENSEM BLE

PLUTÔT DISCRETS, GIOVANNI VERRINA ET GERMANO VENTURA SONT DEUX PRODUCTEURS ITALIENS TALENTUEUX QUI ONT DÉBUTÉ PAR LE DJING. ILS SE RENCONTRENT EN 2012 ET COMMENCENT À COMPOSER ENSEMBLE. QUELQUES MOIS PLUS TARD, ILS SORTENT LEUR PREMIER EP « SUCKERFISH »... LE MOIS DERNIER, ILS ONT DÉVOILÉ « OTTO », UN VRAI COUP DE CŒUR À LA RÉDACTION. APRÈS AVOIR SIGNÉ SUR PLUSIEURS LABELS TELS QUE NERVMUSIC, INFUSE, FASTEN MUSIQUE, HOLIC TRAX OU PROPAGANDA, ILS DÉCIDENT DE CRÉER LEUR PROPRE LABEL : HOWL RECORDS. LEUR SON HOUSY, AUX VIBES GROOVY ET FUNKY, NOUS TOUCHE PAR SON CÔTÉ INSOUCIANT ! GIOVANNI VERRINA, ÉGALEMENT COPROPRIÉTAIRE DES LABELS ALL INN ET NILLA, A PRIS LE TEMPS DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS.

Qu'est ce qui fut décisif pour vous et comment êtes-vous devenus Djs puis producteurs ?

À dire vrai, il n'y a pas eu de moment décisif. C'était quelque chose de très clair et un sentiment profond que tu ne peux ignorer, mais que tu dois tout simplement assouvir. Nous avons évolué dans les clubs et les raves. Nous avons commencé à mixer après nous être pris de passion pour le mouvement techno. Pour nous, cela fut un processus tout à fait normal. Pour ce qui est de la production, nous avions précisément à l'esprit le style de son que nous voulions jouer et partager avec le dancefloor. Et la meilleure manière de le transmettre, c'est de le produire soi-même.

Comment vous êtes-vous rencontrés et comment avez-vous créé Howl Ensemble ?

Nous avons joué individuellement plusieurs fois avec d'autres artistes. Mais lors de notre premier back to back, nous avons ressenti beaucoup plus de flow que les autres back to back que nous avions pu faire avant. Alors naturellement nous avons décidé de continuer à en faire ensemble et aujourd'hui nous sommes devenus très proches tous les deux. Nous avons créé Howl Ensemble car nous voulions proposer un nouveau style de son et nous ne souhaitions pas utiliser nos noms de scène, Verrina & Ventura, comme nous le faisions auparavant.

Quels sont vos inspirations majeures ? Y a-t-il un lien avec votre passion pour l'art ou le cinéma ? Dites moi en plus sur la philosophie derrière Howl Records.

Nous nous inspirons de tout ce qui nous entoure. Nous avons utilisé beaucoup de titres de films issus du néoréalisme italien, par exemple pour nommer certains de nos tracks. Pour la petite histoire, la voix utilisée pour le titre « Howl Ensemble - Rhythm (Nilla 010) » est celle d'Allen Ginsberg lisant son poème « Howl ». Nous avons été inspirés par ce poème et nous avons choisi le nom Howl pour le label. Et puis le terme Howl signifie le cri.

Le cri brise le silence et la monotonie, comme nous l'espérons pour notre musique. Nous sommes loin de tous les clichés. Nous suivons notre instinct musical et sommes conscients du bonheur de pouvoir improviser, comme ça ex nihilo. C'est l'extase. Nous avons fait huit sorties jusqu'à présent. L'idée principale du label est simple, nous sortons ce que nous aimons jouer : et toutes les collaborations se font facilement avec nos amis producteurs. Nous aimerions faire une session studio avec Bassa Clan et sortir le nouveau Howl avec. Nous verrons bien.

Aujourd'hui, en Italie on parle d'une nouvelle scène grâce à des artistes et des labels proposant de la techno cérébrale. Qu'en pensez-vous ? Howl est un label de house minimaliste plutôt lumineuse, n'est-ce pas ?

En Italie, nous avons une scène assez importante, c'est vrai. Nous ne pouvons pas parler d'une nouvelle scène. La scène était peut-être beaucoup plus importante avant, dans les années 90, spécialement pour nous en tant que Djs. Nous pouvons prendre l'exemple de mon ami Roby J qui était invité non seulement en tant que Dj mais aussi pour parler de sa manière de jouer partout dans le monde. Tu sais, plus de la moitié des artistes signés sur Howl sont des Italiens. Bien sûr, nous ne choisissons pas les artistes en fonction de leur nationalité mais nous souhaitons garder l'esprit du label. Beaucoup de producteurs italiens représentent Howl au mieux.

Comment définiriez-vous la house italienne ? Quel est le titre phare qui la représente ?

Ce n'est pas si simple de répondre en quelques lignes. Ce mouvement musical est tellement dense. C'est une question de culture et d'influences. Je souhaiterais te faire écouter un titre apparu avant l'arrivée de la house, mais beaucoup plus influent que ce mouvement. Il s'agit de Mario Capuano avec « Move on Up », de l'italo disco-funk de 1975.

Votre manière de produire a-t-elle changé depuis le début de votre carrière ?

Roland (808-606-707) restera toujours dans nos studios. Nous essayons toutes les nouvelles machines et voyons si elles nous satisfont ou pas.

Quelles sont les villes en Italie que vous conseillez vivement pour raver ? Que pensez-vous de la vie nocturne en Italie ces dernières années ?

Raver en Italie de nos jours apparaît plus comme une utopie qu'une possibilité malheureusement... Beaucoup de clubs voient leurs portes se fermer à cause des lois trop strictes.

Giovanni, tu joues régulièrement dans les pays de l'Est notamment en Hongrie, en Russie, en Ukraine, ou en Roumanie... Tu peux m'en dire plus ?

Pour moi, les pays de l'Est c'est le « best mood ever ». Le public est vraiment averti. Le mois dernier justement, nous avons mixé au PORT, le club à tester à Odessa. Le public est incroyable et garde le sourire toute la nuit.

En France, le vinyle refait son comeback sur le marché de l'industrie musicale. Est ce le cas en Italie ?

C'est assez complexe d'affirmer que le vinyle revient dans l'industrie de la musique. Dans un sens c'est vrai, mais il faut savoir que presser des vinyles prend beaucoup de temps du fait des retards... Les machines pour presser sont anciennes et ce n'est pas évident de satisfaire la demande. Il existe de plus en plus de labels dans la catégorie "vinyl only" mais il ne s'en vend que quelques copies. Dans les années 90, il y avait beaucoup moins de labels et nous pouvions presser entre 5000 et 10000 vinyles pour chaque sortie. Il y a un petit magasin de disques que j'affectionne particulièrement, c'est le viniil.com, basé à Florence.

Giovanni, quel est ton rituel avant de prendre les platines ?

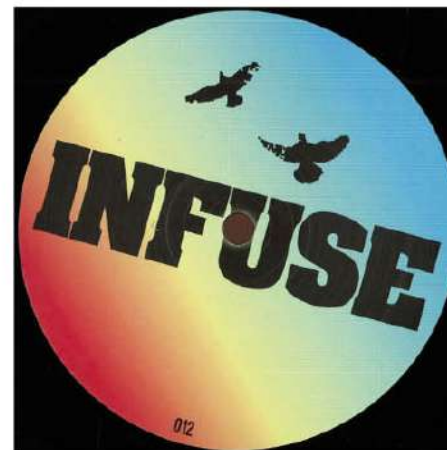
Je vais sur le dancefloor, lève les yeux, m'évade et essaye de ressentir l'ambiance, avec si possible un verre de whisky à la main.

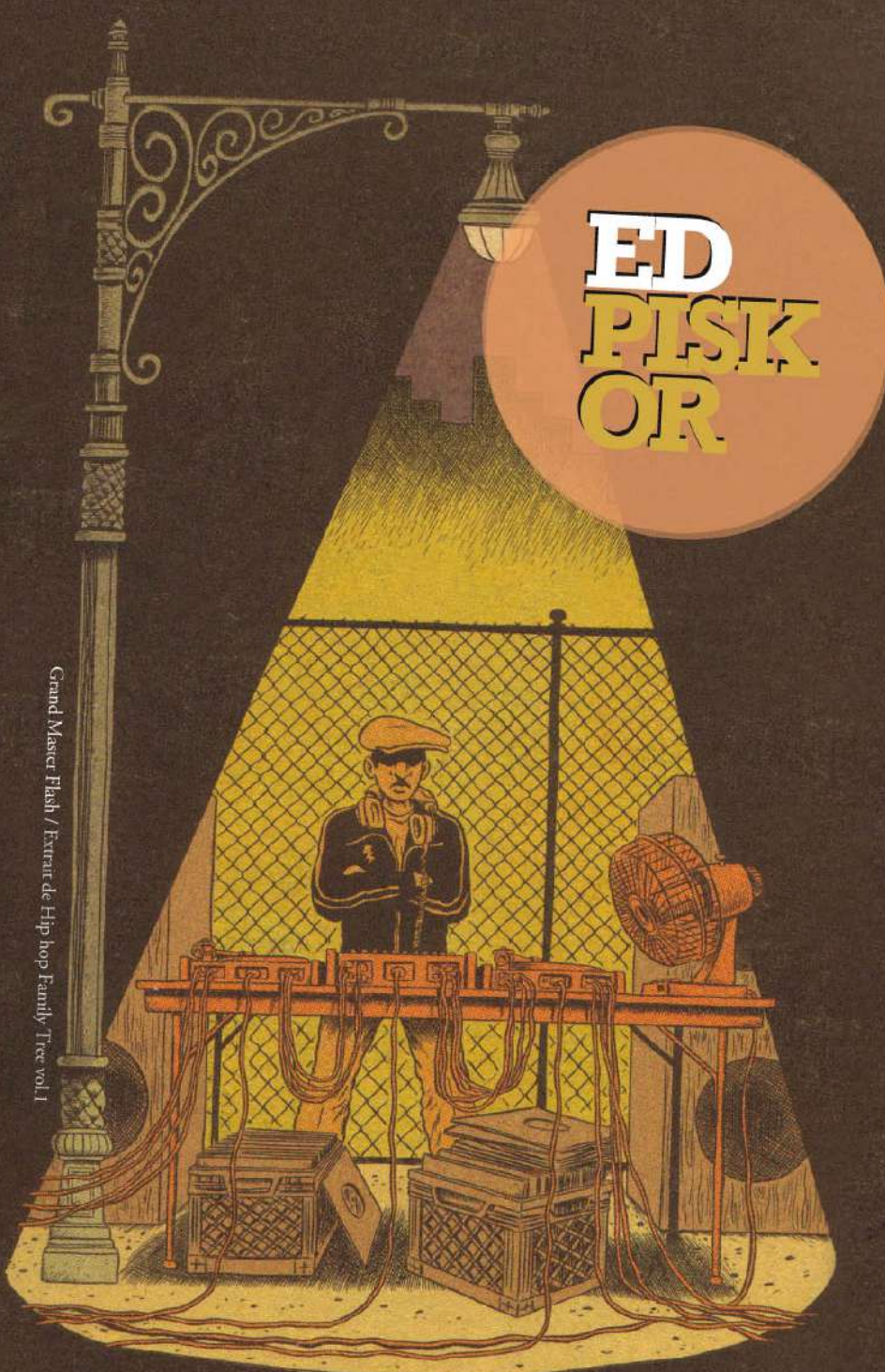
Quels sont vos futurs plans ?

Nous venons tout juste de rejoindre l'agence DNF pour l'Italie et Ibiza, et l'agence UTA pour le marché mondial. Nous sommes très excités et attendons les saisons à venir avec impatience ! D'ailleurs nous jouons sur Paris fin mars ! Et bien évidemment beaucoup de choses sont en cours concernant le label Howl Rec.

Pour finir. Quels sont les privilèges que votre statut de Dj vous offre ?

Pas plus de trois verres.





**ED
PISKOR**

Grand Master Flash / Extrait de Hip hop Family Tree vol.1

ED PISKOR N'EST PAS DJ MAIS BIEN UN DESSINATEUR AMÉRICAIN ORIGINAIRE DE PITTSBURGH. ON LUI DOIT DÉJÀ TROIS VOLUMES DE « HIP HOP FAMILY TREE ». LA BD EST MARQUÉE PAR L'ESTHÉTIQUE DES COMICS, ET RACONTE LES BALBUTIEMENTS DU HIP-HOP À NEW YORK. MÊME SI L'ARTISTE EST NÉ AU DÉBUT DES ANNEES 80, IL A SU HABILLEMENT RETRANSCRIRE LA DUALITÉ DES DJS AU SEIN DES SOUNDS SYSTEMS, LE DÉSIR DE PASSER DE LA RUE AUX CLUBS... ALORS QUE LE DEUXIÈME VOLUME TRADUIT EN FRANÇAIS SORT PROCHAINEMENT, RETOUR SUR CETTE SAGA AVEC SON AUTEUR.

Comment as-tu découvert le hip-hop ?

Je suis né à Pittsburgh en Pennsylvanie au milieu des années 80. C'est à six heures de New York par la route. J'ai rapidement été environné par la culture hip-hop. Le quartier où je suis né était peuplé essentiellement d'Afro-Américains. J'étais d'ailleurs un des seuls blancs dans mon quartier. Les bandes traînaient dans les rues avec des ghetto-blasters, se saluaient à leur manière, squattaient les blocks et elles rappaient des freestyles. Il y avait aussi une culture vestimentaire propre aux macs et aux prostituées qui était fascinante à regarder à cette époque. Je n'ai pas découvert le hip-hop, j'ai grandi avec tout simplement. C'est comme un repas que vous avez devant vous chaque jour ou comme quelque chose qui flotte dans l'air !

Tu as essayé le graffiti. As-tu tâté du Djing ?

Non, je suis d'abord un dessinateur de bande dessinée. Alors tout l'argent dépensé l'a été pour l'achat de BD et de fournitures pour dessiner. Je n'ai même pas investi dans un lecteur de cassettes permettant d'enregistrer de la musique.

Comment est venue l'idée de Hip Hop Family Tree (HHFT) ?

J'ai toujours été un fan des disques de hip-hop. Durant mon enfance, j'avais une très belle collection de cassettes enregistrée par mes potes. Donc je connais vraiment bien tous ces albums de hip-hop dont je parle dans mes BD. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'autres dessinateurs de BD qui maîtrisent autant que moi la culture hip-hop. C'est rare d'avoir ces deux talents à la fois. Alors je me suis senti à l'aise pour aborder l'histoire avec une bonne sensibilité. Je voulais que ce soit authentique. En travaillant sur cette œuvre, j'en ai profité pour compléter mon savoir sur le sujet.

Nous sommes contents que tu aies mis le Dj en avant. As-tu des amis Dj ?

C'était comme ça à l'époque : le Dj était le numéro un et le Mc était derrière lui. C'est grâce au Dj que tout a commencé. Oui j'ai des amis Djs. J'ai aussi interviewé des Djs qui étaient les pionniers du mouvement, comme Fab 5 Freddy, Kaz et d'autres gars. Mais la plupart des informations obtenues viennent de mes recherches.

Notamment toutes les interviews radios qu'Afrika Bambaataa a pu faire et qui sont toutes archivées sur YouTube. Et si on les écoute régulièrement, on peut retracer l'histoire pour en faire une BD. Après si il y a des erreurs, voyez ça avec Bam ! (Afrika Bambaataa, Ndlr).

Comment as-tu découvert l'anecdote d'Afrika Bambaataa, son remplacement des macarons des vinyls par des faux ?

Je sais exactement où j'ai entendu ça. C'est une anecdote de Dj Red Alert extraite d'une vidéo de la Red Bull Music Academy. Si vous cherchez sur YouTube, vous verrez : il s'agit d'une vidéoconférence de trois heures.

Est-ce que d'anciennes pochettes de vinyls ont été utiles pour dessiner des personnages ?

Pour le tome un, les pochettes des débuts du mouvement hip-hop étaient vraiment trop basiques et sans graphisme. Il n'y avait pas de photos sur ces pochettes. Ce sont vraiment les photographies de Joe Conzo qui ont été importantes pour mon travail. Ainsi que les prises de vue d'Henry Chalfant et de Martha Cooper, les photographes de Subway Art. En tout cas je ne me suis pas inspiré des pochettes pour cette période. Je suis allé essentiellement sur Internet pour me documenter. D'ailleurs, il me semble que Joe Conzo a offert l'intégralité de ses archives photographiques à l'université Cornell à NYC. (Comme Bambaataa pour sa collection de vinyls, Ndlr).

Ta technique de dessin semble aussi faire appel au numérique. Où est la limite entre dessin et digital dessin ?

Tout est dessiné à la main en noir et blanc. Puis c'est scanné et je rajoute de la couleur de façon digitale. Ce qui me prend beaucoup de temps c'est de colorier avec l'aide de l'ordinateur tout en donnant l'impression que c'est fait à la main.

As-tu déjà pensé à adapter HHFT au cinéma ?

En fait la bande dessinée, c'est tout pour moi. Et c'est la seule chose qui m'intéresse vraiment. Mais si quelqu'un vient avec une grosse somme d'argent pour en faire un dessin animé je prendrais son argent. En fait c'est un des revenus majeurs pour les dessinateurs américains. On appelle cette démarche « posez une option ». Tous les dessinateurs font ce genre de deal, mais très peu de projets voient le jour. La procédure est toujours la même : un éditeur ou un studio de cinéma vous donnent une certaine somme pour acheter les droits pour un an et ils essaient de sortir le projet avec un distributeur. Si, au bout d'un an, le projet n'aboutit pas vous récupérez vos droits.

Selon Seen (précurseur), le graffiti est né avant la musique hip-hop. Seen écoutait d'autres musiques dans son walkman... Pourquoi selon toi le graffiti est souvent assimilé au hip-hop ?

Oui, bien sûr. Le graffiti est un terme grec qui remonte en 150 (IIe siècle). La première chose à propos de Seen est son amour pour d'autres musiques. Lorsqu'on le voit peindre dans le film « Style Wars », c'est sur Dion et « The Wanderer », du rock and roll. Je trouvais ça vraiment cool. C'est surtout après la sortie du film « Wild Style » que le mouvement s'est lié au rap. « Wild Style » est vraiment responsable de cette association. Il faut dire aussi que le mouvement vient principalement des quartiers afro-américains, même si les blancs peignaient aussi. En tout cas c'est ma théorie. Mais Charlie Ahearn, le réalisateur de « Wild Style », était là à l'époque. Il vous l'expliquerait à sa manière.

Finalement la notion de sound system était importante. Aujourd'hui cela n'existe plus alors que ça perdure dans la culture reggae. Une explication ?

(...) C'est une question intéressante. En effet les pionniers du mouvement, Dj Kool Herc, Grandmaster Flash et Bambaataa sont Jamaïcains. Ils ont probablement été influencés. Il semble que cette tradition se soit estompée... Intéressante cette remarque car je n'ai jamais pensé à la chose sous cet angle.

HHFT est un gros succès aux Etats-Unis. Depuis as-tu des traitements de faveur de la part de la communauté hip-hop ?

Je ne sais pas. J'ai bossé avec Public Enemy sur la création de figurines à leur effigie. C'était une chouette collaboration. Mais je ne le fais pas pour avoir des privilèges. En fait je veux juste qu'on me laisse tranquille pour que je puisse dessiner mes BD et vivre ma vie. De plus dans le hip-hop « We don't kiss ass » (on n'est pas des faux-culs, Ndlr). Je ne pense pas que les gars du hip-hop soient plus cool que moi. J'aime cette musique mais je n'ai pas envie d'embrasser le cul de qui que ce soit !

Blondie, via son hit « Rapture », a interpellé les médias de masse, valorisant ainsi les Mcs, les Djs, les graffeurs et donc la culture hip-hop. Penses-tu que ce fut un moment crucial pour le mouvement ?

Les graffeurs, les Djs, les Mcs et les danseurs hip-hop auraient pu mourir sans son aide parce que lorsque tu creuses vraiment, tu te rends compte que la motivation principale des B-Boys n'était pas de jouer dans la rue mais dans les clubs. Il fait froid dans les terrains vagues, ils voulaient être à l'intérieur dans les clubs mais ils n'avaient pas d'argent pour s'acheter les bonnes chaussures, pour rentrer en club. Sans l'aide de la communauté blanche arty de Downtown et de Debbie Harry (chanteuse du groupe de rock Blondie, Ndlr), le hip-hop aurait été oublié, car aucun journaliste du New-York Times ne se serait aventuré dans le Bronx. Par contre la presse était motivée pour se rendre dans les expositions de Keith Haring à Uptown, où elle découvrait pour la première fois Afrika Bambaataa. Les journalistes se demandaient qu'est-ce que ces gars faisaient avec des vinyles. Et surtout comment il pouvait faire de la musique sans instruments. C'était complètement révolutionnaire pour eux. Puis ils ont écrit des articles sur ce sujet dans les journaux. Cette anecdote est une de mes découvertes majeures pour le tome un. Oui, cette communauté artistique de Manhattan a joué un rôle crucial dans la propulsion du hip-hop tout court.

Penses-tu que les costumes de Rammellzee ont influencé le masque de MF Doom ?

Je ne pense pas que MF Doom ait été influencé pour son masque car il bénéficie d'une longue tradition afro-futuriste. MF Doom est un fan de BD. De toute façon ce masque vient du film « Gladiators ». En l'achetant, il se l'est approprié. Je me dis qu'il va vieillir et qu'il devra porter ce satané masque à vie. Il est coincé, un peu comme le groupe Kiss qui est toujours obligé de se maquiller le visage. Ils se sont piégés à leur propre jeu en quelque sorte. Mais Doctor Doom est aussi un personnage des Marvels. Et il faut savoir que les super-héros ont souvent eu une influence importante sur les Mcs, à travers les années.

Apparemment ton intérêt pour la musique hip-hop a décliné à partir de 1993 ? Que penses-tu de Stones Throw (Lootpack, Madlib) et de Rcrwks (Mcs Def, Marco Polo) ?

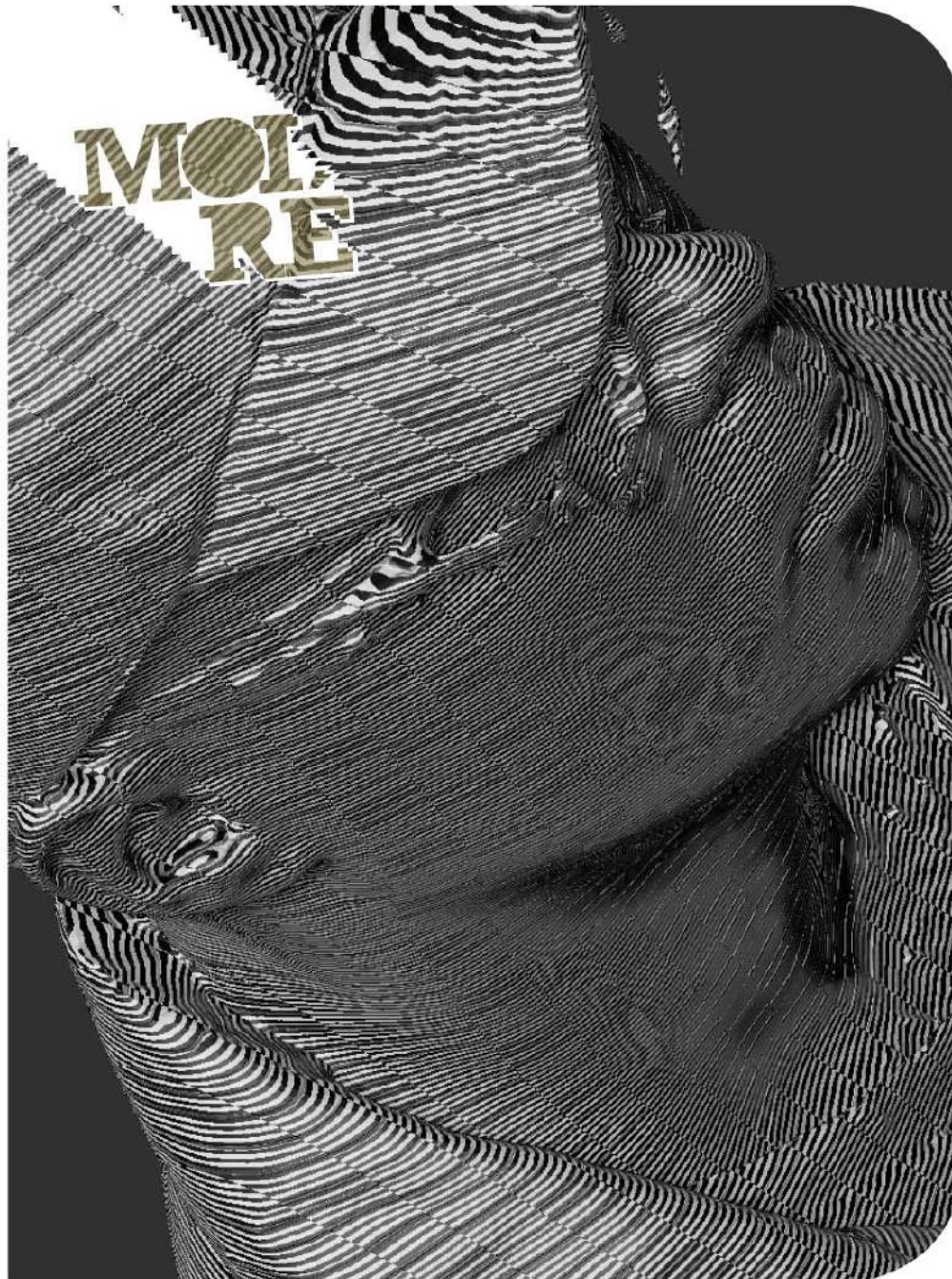
Oui ! Je ne sais pas grand chose sur eux. Mais les gens qui les aiment sont blancs, et c'est toujours les blancs qui sont à fond sur Stones Throw. J'ai vu le documentaire consacré à Stones Throw sur Netflix. Il m'a beaucoup plu mais leur musique n'est pas pour moi.

Quel genre de musique écoutes-tu aujourd'hui ?

J'écoute différentes musiques. Dans cet appart de mes amis à Paris, j'y ai trouvé des albums des Beach Boys comme « Pet Sounds »... Le groupe de punk Opération Ivy est une formation à laquelle je m'identifie. J'écoute aussi les B-52's...



“ Lorsqu'on voit Seen peindre dans le film « Style Wars », c'est sur Dion et « The Wanderer », du rock & roll. ”



DE SON NOM DE SCÈNE, LE PRODUCTEUR LONDONIEN MOIRÉ APPLIQUE À LA PERFECTION L'EFFET DE CONTRASTE. IL EN JOUE DANS SA MUSIQUE QUI, SELON LES ANGLES, OSCILLE ENTRE AMBIENT, HOUSE SOMBRE ET TECHNO. UN GOÛT POUR L'EXPERIMENTATION QU'IL PARTAGE AVEC SES GRANDS AMIS ACTRESS ET FLYING LOTUS. PLUTÔT DISCRET, C'EST UN CITOYEN AFFABLE QUI NOUS LIVRE SES IMPRESSIONS CONCERNANT « NO FUTURE », SON DEUXIÈME ALBUM AU TITRE DE BRÛLOT, QUARANTE ANS APRÈS LES PREMIERS SOUBRESAITS PUNK.

Tu es très attaché à Londres. Mais tu soulignes une bataille entre les promoteurs immobiliers et les clubs, surtout dans le centre...

Les petites salles ont été touchées dès 2003. Le prix de l'immobilier ne cesse de grimper et exclut les clubs du centre. Le Plastic People (haut lieu de la scène dubise locale, Ndlr) a fermé. Depuis c'est un bar à cocktails destiné à un public huppé. Chaque année, le Corsica Studios ne sait pas si sa licence sera renouvelée car le quartier d'Elephant & Castle est en plein boom. The End à Holborn a fermé alors que c'était l'un des tout meilleurs lieux... Le Speed (fondé par LTJ Bukem et Fabio en pleine période Liquid Drum and Bass Shows, Ndlr) a connu le même sort au début des années 2000. Et le Bar Rumba n'est plus ce qu'il était depuis longtemps.

Où désormais trouver la vibe londonienne ? Ces petits clubs qui façonnent les prochaines tendances ?

Oublie le centre. Même à Brixton le quartier a bien changé. Depuis quelques années, la gentrification se met en place et nivelle tout sur son passage. Heureusement des accès à la culture, notamment musicale, existent. Deptford, au sud, attire de plus en plus de monde. C'est très étudiant et il s'y passe des choses intéressantes.

La Fabric a récemment frôlé la fermeture mais a bénéficié d'un soutien populaire. Est-ce un cas à part ?

La Fabric c'est une énorme institution. C'est un club et un label. Ses compilations sont reconnues, ce n'est pas rien. Les plus grands Djs et producteurs sont montés au créneau, sur Channel 4 ou BBC 1Xtra en disant que c'était un scandale. Je suis certain qu'il se passerait la même chose si le Berghain était visé. Ce sont des clubs de légende. Ils ont eu le temps de s'installer dans la durée, c'est leur force.

D'où vient cette atmosphère musicale industrielle ? Toi qui es architecte de formation, est-ce Londres qui inspire de la sorte ?

Ce que je peux lire, un film ou tout simplement la vie en général, voilà ce qui m'inspire. Ça peut venir de partout. J'ai toujours vécu entouré de buildings. C'est sûr que si j'habitais à Los Angeles ma musique sonnerait différemment.

J'essaie de privilégier une approche street et garage de la musique, dans le sens où j'aime que ce ne soit pas trop confiné. Quand j'ouvre ma fenêtre, j'entends le train qui passe, le marché de Brixton qui s'anime avec ces accents nigériens, antillais, ces chanteurs de gospel. Toutes ces petites choses m'inspirent.

Comment s'est déroulé le processus de création de ton nouvel album ?

J'ai enregistré beaucoup de mes morceaux en prise live et en utilisant des machines (des synthés, une drum machine) branchées à l'ordinateur pour enregistrer. Ce n'était pas le cas pour mon précédent album. Mais là j'avais envie d'utiliser mes mains. Je voulais avoir une démarche plus expressive pour raconter les choses à ma façon. Et non comme la souris de mon ordinateur me proposerait de le faire. Et puis c'était la première fois que je travaillais avec des chanteurs. (avec Mc DRS, un proche de LTJ Bukem ou James Massiah, un artiste spoken word, Ndlr)

Combien de morceaux as-tu composé pendant tes sessions ?

Beaucoup car je peux faire jusqu'à dix ou vingt mixes par track. Et j'ai travaillé une cinquantaine de tracks... Tout ça m'a pris une bonne année. Je préfère être très sélectif dans mes choix. Il y a tellement de musique partout que choisir est primordial. Quand je sors un track, ça doit être fucking good.

“ Soit on remet les compteurs à zéro. Soit il n'y a pas de futur dans ces circonstances...”

Le titre « No Future » est fort, comme un cri de ralliement punk. Pourquoi ce choix ?

C'est un constat. Soit on remet les compteurs à zéro. Soit il n'y a pas de futur dans ces circonstances, ou en tout cas pas un futur souhaitable. Je trouve que la société manque de bienveillance. À Londres, il y a tellement de gamins paumés. Ils zonent dans les quartiers. Rien n'a changé depuis les émeutes de 2011. Le Brexit, Trump, ils s'en moquent. C'est loin d'eux tout ça. Ils survivent au quotidien avant tout. Pendant ce temps, certains veulent dresser des murs. La lutte des classes est de plus en plus marquée. Je ne suis pas très optimiste mais c'est ce que j'observe. Ça me fait réagir.

On découvre une toute autre facette de tes mixes, avec des atmosphères club...

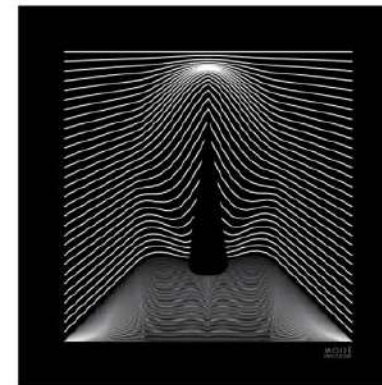
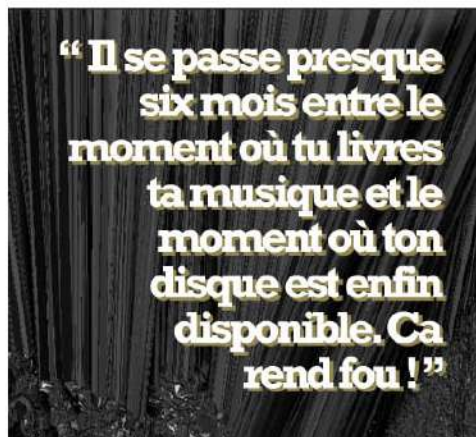
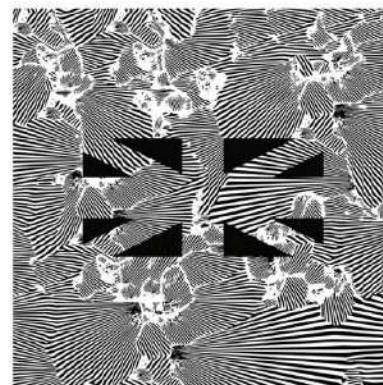
Les albums sont très réfléchis alors que les mixes que j'ai pu faire pour Resident Advisor, FACT magazine ou Dekmantel ont été réalisés en une journée. Donc tout dépend de mon humeur ce jour-là. Pour cet exercice, j'essaie de me mettre dans une ambiance de club. Donc je suis plus relax. J'aime y glisser des édités que je fais de certains morceaux et des tracks bien barrés qui surprennent. C'est ma patte sur l'album, et en mix aussi.

Tu n'es pas le genre de producteur à sortir un maximum de tracks, à chercher à occuper la scène. Tu ne subis aucune pression ? ...

Même si je le voulais... Mais ce n'est pas si facile avec les calendriers des labels. Le processus est long entre le mastering, le graphisme, la fabrication des vinyles, la promo... Il se passe presque six mois entre le moment où tu livres ta musique et le moment où ton disque est enfin disponible. Ça rend fou ! Et il n'y a pas que moi qui attends son disque, plein d'autres producteurs aussi. Il faut tout anticiper... Si seulement je possédais une presse à vinyle chez moi !

Un proverbe français dit « Pour vivre heureux, vivons cachés ». Te verrais-tu mixer derrière un rideau, à la UR ?

Au début pas mal de monde pensait que Moiré était un projet secondaire d'Acress ! Je ne vais pas à la Boiler Room de Londres pour serrer des mains et faire du réseautage. Tous ces gens sur les réseaux sociaux qui se parlent à eux-mêmes en cherchant à être populaire, ça me fait rire et ça me désole aussi. Plutôt que de prendre des photos officielles pour la sortie de l'album, j'ai scanné ma photo en 3D. Ça me correspond mieux.





**BO
SQ**

MOITIÉ DU DUO WHISKEY BARONS, ORIGINAIRE DE BOSTON, BOSQ EST UN ARTISAN DU BEAT À LA SAUCE AFRO-LATINE ET UN TANTINET HOUSE. ÉGALEMENT DJ, IL EST RÉPUTÉ POUR SES EDITS FUNKY ET UP-TEMPO. IL CUMULE LES SORTIES CHEZ UBIQUITY, SOUL CLAP RECORDS ET RÉCEMMENT POUR LE LÉGENDAIRE LABEL FANIA. AUJOURD'HUI INSTALLÉ À LA SAVANE DE BOGOTA, IL ÉVOQUE SA MÉTHODE DE PRODUCTION ET SES FUTURES SORTIES. ENTRETIEN AVEC UN HARDCORE DIGGER QUE VOUS ALLEZ CERTAINEMENT ENTENDRE RÉGULIÈREMENT CES PROCHAINES ANNÉES.

Où as-tu grandi et as-tu baigné dans un environnement musical ?

J'ai grandi sur la côte est des États-Unis, sur une petite péninsule à une heure de Boston. C'est un coin magnifique, parmi mes plages préférées au monde. L'été nous avions donc énormément de touristes et un afflux important de travailleurs étrangers, en particulier des Jamaïcains. Je me suis entiché très jeune de reggae et de dancehall. Et j'étais complètement obsédé par tout ce que RZA pouvait produire. À l'âge de dix ans je me suis procuré, par le biais de mon frère aîné, l'album « Enter The Wu-Tang (36 Chambers) » de Wu-Tang Clan. Je l'écoutais en boucle. À la maison on pouvait entendre surtout ce qui était dans l'air du temps, Tears for Fears, The Talking Heads, etc. Ma famille jouait de la guitare et était fan de Bob Dylan. Lors des réunions, elle chantait du folk. Donc très jeune j'ai connu ça.

Tu es un fan de musique latine. Qu'elles sont tes origines ? Et ta famille parlait-elle l'espagnol à la maison ?

À présent je parle l'espagnol, mais pas tout le temps. Mes origines sont surtout irlandaises et anglaises. Je n'ai pas de sang hispanique pour autant que je sache. Ma connaissance de la musique latine s'est élaborée progressivement, et naturellement en tant que Dj, en diggant. Je me suis reconnu dans cette musique. Elle m'a pris par les tripes et je n'ai jamais cessé d'y penser. Et ça continue encore et encore. Ma femme est chilienne donc sa langue maternelle est l'espagnol. Maintenant nous habitons en Colombie donc je parle cette langue. Et je m'améliore. Mais je dois admettre qu'à la maison je préfère l'anglais.

Tu as travaillé avec Rary Lugo de Kokolo. L'afrobeat est donc une influence...

J'ai, en grande partie, découvert cette musique à l'université grâce à un professeur de musique nigérian. Puis je me suis autant passionné pour les musiques du Nigéria et de l'Afrique de l'Ouest que pour la musique latine. C'est d'abord la musique africaine qui m'a touché. Fela est sûrement celui qui m'a le plus influencé, autant par sa musique que par sa manière de dénoncer la corruption du gouvernement local. C'est quelque chose que nous avons particulièrement besoin de jouer maintenant en tant que musiciens, dans le climat politique actuel.

Musicalement l'influence de l'afrobeat est systématique dans toutes mes compositions, même si ça ne sonne pas forcément comme de l'afrobeat. La manière dont Fela mélangeait des idées musicales complexes, des rythmes endiablés, avec un message révolutionnaire est pour moi le plus grand accomplissement possible dans la musique.

Tu es Dj, bassiste et beatmaker. Mais n'as-tu pas commencé par le Djing ?

Je joue un peu de basse mais je maîtrise mieux le piano et les percussions. Je viens de me mettre aux cuivres, notamment au sax. Mais j'ai encore besoin de m'entraîner. J'ai commencé à peu près simultanément la production et le Djing. J'ai toujours préféré faire de la musique que d'être Dj dans les clubs. J'ai commencé à faire du découpage sur Pro Tools avec un ordinateur qu'on m'avait prêté, vers l'âge de quinze ans, je suppose en 1998. Je produisais surtout des beats hip-hop expérimentaux et étranges. J'ai seulement commencé à jouer en club à l'université.

Qui est l'autre moitié de Whiskey Barons et comment est-ce que ça a débuté ? Est-ce que la scène latine de Boston est importante ?

La scène latine n'est vraiment pas importante à Boston. C'est une ville étudiante, donc il n'y a peu de place pour la scène underground, qui a du mal à se développer. Le duo Whiskey Barons est composé de Bogart et moi-même. Nous avons mixé ensemble pendant quelques années avec le collectif Flavorheard qui était musicalement éclectique. Mais nous avons décidé, en parallèle, de lancer un projet focalisé sur les musiques latines et le vieux son soul-funk. Avec le temps nous nous sommes concentrés de plus en plus sur les musiques latines.

Quand vous travaillez sur un remix, exemple « Got To Have You » de Joanne Wilson, comment partagez-vous la production ?

C'était un processus assez simple. Nous essayons toujours de respecter les morceaux originaux en rajoutant juste quelques éléments pour que ça passe mieux en club. Pour cet edit, je crois que nous avons travaillé ensemble, dans le même studio. À tour de rôle nous essayons des effets, des filtres afin de trouver le groove le plus efficace. Souvent c'est une des meilleures choses à faire car on prend du recul. Pendant que l'un s'attarde sur des détails, l'autre à une vision d'ensemble.

N'avez-vous jamais eu de problèmes liés au droit d'auteur en sortant des white labels ?

Si ! Des artistes des années 70 étaient très en colère et certains ont menacé de fermer notre label. Pourtant nous n'avons jamais vraiment gagné d'argent avec ça, nous éditons des pressages limités. C'était trop peu pour qu'il y ait des poursuites en justice. Je peux comprendre que les détenteurs de droits soient bouleversés, c'est pourquoi nous avons toujours veillé à bien créditer les artistes.

Quelles machines utilises-tu pour produire des beats, des edits ou des remixes ?

Toutes mes productions sont faites avec Logic, mais j'utilise aussi beaucoup d'autres machines. Maschine est géniale pour la programmation de batterie, Arturia possède de superbes synthés aux sonorités rétro. Depuis que j'ai laissé mes vrais Rhodes aux États-Unis, j'utilise le logiciel Nord pour jouer du piano, de l'orgue ou du Rhodes. J'ai aussi enregistré des sons live. Ce qui est, je pense, la clé de mon son. Des tonnes de percussions, de cuivres, de guitares... En termes d'équipement, c'est surtout des instruments que je désire ! En ce moment, en Colombie, j'aimerais mettre la main sur les grands marimbas de la côte Pacifique. L'autre jour, j'ai concrétisé un de mes rêves en obtenant un ensemble de tambours du cru.

Certains pensent que ce n'est pas bon de faire des edits parce que ça dénature le titre original. Surtout quand il est déjà excellent, comme « La Murga » du groupe vénézuélien Los Melodicos...

Les edits ne sont que des outils. Ils aident à diffuser le titre auprès d'un maximum de personnes. Au début j'étais intéressé pour faire des edits d'afro-funk 70's, afin de pouvoir les mixer en club avec d'autres morceaux plus modernes. Il y a des gens qui ne sont pas ouverts aux versions originales, mais ça fonctionne avec une bonne basse et une batterie supplémentaire. Ce que je dis aux personnes, c'est d'écouter la version originale. L'original existe et existera toujours. Ce qui me dérange avec les edits, c'est le mérite attribué à un producteur, juste pour booster une batterie et utiliser un filtre. C'est pourquoi je suis un peu soulagé de cette scène. Le public dit toujours : « Woah c'est incroyable ». Alors que l'edit aide juste à booster un peu l'original, qui est déjà incroyable. Obtenir de la reconnaissance pour cela, c'est un peu léger. Bien créditer l'artiste original est donc très important, d'autant que certains sont ignorés de nos jours.

Tu as travaillé sur un maxi avec Kaleta, l'un des guitaristes de Fela Kuti. Comment l'as-tu rencontré et comment avez-vous procédé ?

C'est génial de travailler avec Kaleta. Nous mijotons quelque chose ensemble en ce moment pour mon nouvel album. Je l'ai rencontré pour la première fois grâce à mon ami Pablo Yglesias alias Dj Bongohad qui connaît tout le monde. Kaleta n'est pas seulement un guitariste, il a fait toutes les voix.

Il est également un compositeur et un arrangeur exceptionnel notamment pour les cuivres ! C'est vraiment un honneur de collaborer avec lui. Pour les premiers travaux, je lui envoyais l'instrumental puis il complétait et je faisais les arrangements...

Scis-tu jouer d'autres instruments que la basse ?

Je joue beaucoup d'instruments mais pas très bien (rites). J'ai tendance à jouer tous les claviers et percussions sur la plupart de mes morceaux. Parfois je joue de la basse en live. Mais je pense que je joue mieux de la basse avec un clavier. Dernièrement, j'ai joué de la trompette et du saxophone de manière discrète, comme si je façonnais mes propres samples. J'aime jouer des instruments, je n'arrive pas à atteindre ce niveau de plaisir en mixant, en tant que Dj. Je pense que tout le monde devrait en jouer, pour son bien-être au moins.

On te voit souvent avec le producteur-Dj Nickodemus. Avez-vous fait des tracks ensemble ?

Nickodemus et moi avons mixé ensemble un paquet de fois. Mais concrètement rien ne s'est fait. Certainement parce que nous sommes tous les deux toujours bien occupés. En tant que membre de Whiskey Barons, j'ai fait un remix pour l'un de ses projets. Mais c'est tout. J'espère que ça se fera bientôt. Nickodemus est un Dj incroyable et il est aussi quelqu'un de très bien humainement.

Depuis quatre ans, tu as décidé d'éditer des projets en solo sur l'excellent label californien Ubiquity. Est-ce que cela signifie pour eux une volonté de s'ouvrir au remix et à la musique électronique ?

Depuis plus longtemps que cela en fait. C'est simplement que mes premiers titres sont sortis il y a seulement quatre ans. À cette époque, je ne pensais pas à une méthode pour trouver un label. Tout ça s'est fait grâce à Internet. Ubiquity était un coup d'essai pour moi. Heureusement mon ami Kon a donné un de mes titres avec Kaleta à l'un des employés d'Ubiquity et ils ont adoré. Ils avaient d'autres projets d'afrobeat signés à ce moment-là, mais ils ont probablement voulu collaborer avec moi parce que mon son est un bon mélange entre sonorités rétro et modernes. Ça leur a permis d'élargir leur catalogue parce qu'il y a diverses influences dans mes albums. Maintenant je travaille avec eux en Californie, avec Fania à Miami, avec Soul Clap. Quand je ne travaille pas avec Razor N Tape à Brooklyn. Plus personne ne se réunit en salle de réunion de nos jours. Il est aussi facile de travailler avec quelqu'un installé en Europe qu'avec une personne qui a son bureau à côté de chez toi.

Depuis la sortie de tes bootlegs « Tumbaco » et « Enferma Nocturna » en 2015, le label Fania Records t'a contacté. Comment cela s'est-il passé au plan de la création ? Est-ce que cela a ouvert de nouvelles portes ?

Ouais ! Je me souviens avoir envoyé un message à l'un des chefs de Fania via Facebook. Il m'a dit : « Nous devrions en parler ». Nous avons pensé qu'il allait nous attaquer en justice (rites). Heureusement, Fania a préféré travailler avec moi. C'était génial d'avoir l'opportunité de faire des remixes officiels et d'accéder aux pistes séparées de musiques incroyables. Ce sont des gens qui me soutiennent et qui sont très sympathiques. Le plus excitant, c'est que je vais continuer à produire pour eux des compositions personnelles aux saveurs latines. Vous ne pouvez pas battre Fania Records dans ce domaine !

“Le public dit toujours : «Woah c'est incroyable». Alors que l'edit aide juste à booster un peu l'original, qui est déjà incroyable.”

En 2016, tu as rejoint The Candela All-Stars pour leur deuxième album. Comment les as-tu rencontrés ?

Cela est arrivé grâce à un ami. Dj Lucha Libre m'a présenté à Tempo Alomar et Pablo qui gèrent Candela Records. J'ai fait un titre intitulé « Tumbalá » avec Tempo. Quand Pablo l'a entendu le lendemain, ils ont décidé de m'inviter à Porto-Rico pour faire un disque entier. Comme ils avaient fait avec les gars de Truth & Soul. Pour l'album, j'ai écrit et produit toute la musique, puis nous avons fait appel à des chanteurs et des musiciens pour rejouer certaines de mes parties ou pour ajouter de la trompette, du saxophone ou de la guitare pour améliorer l'ensemble. Je suis allé là-bas avec une belle esquisse et une liste de ce que je souhaitais ajouter pour chaque titre afin d'enregistrer autant que possible. Puis je suis revenu chez moi avec tous les enregistrements. J'ai arrangé les chansons et terminé le travail.

Tu es aussi digger. Combien de vinyles possèdes-tu ?

Bonne question. Avant de déménager en Amérique du Sud je me suis débarrassé de beaucoup de vinyles et j'ai stocké le reste. Je possède probablement entre dix et quinze mille vinyles. De la qualité plutôt que la quantité, par contre.

Si tu avais un budget illimité pour acheter trois grosses pièces ultra-rares, lesquelles choisirais-tu et pourquoi ?

C'est dur ! Honnêtement, je préfère découvrir de nouvelles musiques plutôt que d'avoir des disques qui coûtent cher. Bien sûr il y a des vinyles chers que j'aimerais avoir... Je pense à « Body Music » d'Afro Funk. Ou au pressage original privé de The Choirs Of First Baptist Church Of Crown Heights Inc. Il contient le premier enregistrement en live de « Stand on the Word ». Mon titre favori de tous les temps. Le dernier mais non le moindre : j'aimerais une copie du 12 inch « Keep on Dancing » de Kiki Gyan. Une fusion parfaite entre afro et disco.

Tu dis être influencé par la musique de Cerrone. Trouves-tu la disco française particulière ?

Il apporte toujours un groove incroyable avec une grande variété de styles, et ça m'inspire. J'aime aussi beaucoup sa manière de fusionner les styles africains avec le disco comme pour le projet « Africanism ». La disco française a définitivement une certaine touche. Je ne vais pas prétendre être un expert mais j'apprécie toujours autant.

Quels sont les privilèges offerts par ton statut de Dj ou de producteur ?

Ils vont de paire. C'est merveilleux de pouvoir tester ses propres morceaux et de voir comment le public réagit sur une piste de danse. Puis ensuite de pouvoir modifier des éléments si tu en as envie. Ça permet également d'étudier comment les gens se comportent selon les musiques. Tu passes littéralement des heures et des heures chaque semaine à jouer de la musique en portant une attention particulière aux comportements des individus. Ils te donnent des idées que tu peux appliquer à tes propres productions. Être Dj donne également la possibilité de voyager et de rencontrer des gens du monde entier qui aiment la musique, ce qui est un sentiment incroyable. Être Dj est un bon équilibre, surtout pour un producteur comme moi qui a tendance à faire le maximum de choses tout seul.

Pour finir, souhaites-tu ajouter quelque chose, des projets ?

Oui bien sûr ! J'ai un nouveau projet que je n'ai pas encore révélé. C'est « Body Music » avec Vito Roccoforte, qui a été le cofondateur et batteur de The Rapture. Nous avons un disque un peu jazzy, gospel, disco-house à venir sur Razor N Tape, en février. En ce moment je termine également un troisième album pour Ubiquity Records. Et je travaille sur un autre album avec plein d'influences latines qui sortira chez Fania Records. J'ai de quoi être occupé ! Dans l'immédiat j'attends la sortie d'un remix que j'ai fait pour Renegades of Jazz. Et un autre pour Jeffrey Paradise de Poolside. Je fais aussi un reworks / remixes pour l'orchestre Poly-Rythmo, à paraître chez Sol Power Records.

RARE WAX PAR AMADEO 85



Sterling Harrison / One Size Fits All (Phono Records 1981)

L'album est sorti la même année sur Phono Records. Il est totalement introuvable. Seule de rares exemplaires de 7" vendus à des tarifs exorbitants circulent sur la toile. Le morceau est un savoureux mélange de deux écoles : les influences vocales à la Cameo, et des basses puissantes, sans fioritures, qui rappellent un Gap Band. Deux influences classiques pour aboutir à cette merveille en 7 inch.



David Clayton Thomas / Hot City Nights (StreetKing 1984)

Solide morceau boogie sur le label indépendant StreetKing (NYC). Superbes vocaux type modern-soul sur une instrumentation saccadée street-funk. À ce moment de l'écoute, le nom du label prend tout son sens.



New / Rock'Em Baby Roll'Em Baby (H&G 1980)

Vocaux nonchalants d'un mec probablement sous buvard... Basses pêchues, section de cuivres, gros claps, solo de guitare psyché : tous les ingrédients du P-Funk sont réunis sur ce magnifique morceau. Un must have pour tous les aficionados du genre.



Ramsey 2C 3D / How Much Would You Spend (Tears Of Fire 1982)

Obscure face B d'un 12 inch construit dans un pur style électro-funk californien. Ce morceau chargé en vocodeur (à ne pas confondre avec l'auto-tune svp, un peu de respect !) nous évoque la construction et les accords de plusieurs productions de papa Clinton. C'est ultra-influencé par le P-Funk. Un rendu intéressant pour les amateurs de leads tranchants et de basses incisives.



Melody Beecher / Let's Get off Tonight (Nura Records 1983)

Disco-funk jamaïcain édité sur le célèbre label de reggae Nura. C'est un étonnant coup d'essai du groupe Melody Beecher dans l'univers du funk, une franche réussite. Vocaux classiques et synthés cosmiques sur fond de percussions généreuses en font une perle des Caraïbes ! La version 12", avec en bonus une version longue instrumentale, est quasiment invisible off et online.



Rayy Star & The United Funk Band / Dance to the Funk (United Funk Rec. 1980)

7 inch sorti sur le micro-label United Funk en quantité très réduite, au regard de l'offre et de la demande... Ce 45tours nous offre un groove up-tempo puissant sur des arrangements de synthés minimalistes, le tout assaisonné de vocaux street-funk bien catchy, à mi-chemin entre les dancefloors et les block parties d'époque.



Thunder / Moove' Everything You've Got (PPL Records 1982)

Le funk californien dans toute sa splendeur... Nocturne et planant, ce morceau assez lent et épuré nous plonge dans une ambiance sulfureuse proche des bords de secteur à l'époque... Le genre de track qui a dû grandement influencer le mouvement G-Funk.



DAPTONE RECORDS

LANCÉ EN 2001 PAR NEAL SUGARMAN ET GABRIEL ROTH, LE LABEL NEW YORKAIS DAPTONE EST DEvenu LA RÉFÉRENCE EN MATIÈRE DE SOUL ET FUNK. FER DE LANCE DU CATALOGUE, LA REGRETTEE SHARON JONES A RAPIDEMENT CONFÉRÉ UN CARACTÈRE ORGANIQUE À L'ENTREPRISE, TOUT COMME SON ALTER EGO MASCULIN CHARLES BRADLEY. AUJOURD'HUI LA PRODUCTION ANALOGIQUE S'ENRICHIT, VIA LE SINGULIER COLLECTIF THE OLYMPIANS, OU GRÂCE AU TEMPO CHALOUPE DE THE FRIGHNRS.



Gabriel Roth

Souvent inscrite dans le sillon d'institutions comme Motown, Stax ou Hi, la musique soul a depuis retrouvé un certain dynamisme avec Daptone Records. Inspirée par le répertoire du Deep South, cette enseigne indépendante est apparue en 2001 sur les cendres de Desco, grâce à Gabriel Roth (photo ci-contre) et Neal Sugarman. Cœur du dispositif, le studio de Brooklyn est devenu, au fil des années, l'épicentre de tout ce qui rythme et bouge. Les images d'archives issues de l'excellent documentaire « Miss Sharon Jones ! » dévoilent ainsi la figure tutélaire du label en train d'aménager l'endroit, de le transformer en structure à l'acoustique exigeante. Le matériel numérique est proscrit, seul prime le son analogique. L'autre point fort est The Dap-Kings, un backing band émérite qui renoue ici avec la tradition des plus grands et notamment Booker T. & the M.G.'s... Ces deux éléments sont fondamentaux. Et contribuent à la créativité maison.

Premier album signé en 2002, « Dap Dippin' with Sharon Jones and the Dap-Kings » met au diapason avec sa superbe pochette. Le contenu est tout aussi éloquent. Sharon Jones transpire le groove. Une présence unique et attachante rapidement développée sur scène, puis au travers de six albums (et la bande originale du documentaire précité), avant sa disparition en novembre dernier. Parfois interactifs, d'autres ensembles étoffent le label. C'est le cas de Sugarman 3, Saun & Starr ou The Budo Band. Avec sa fusion de funk, de guitares psychédélices et de rythmes éthio-jazz, cette dernière formation balaie l'étiquette revival paresseusement accolée à Daptone du revers de la main. Au milieu des années 2000, la reconnaissance internationale pointe le bout de son nez lorsque le producteur Mark Ronson recrute les Dap-Kings pour enregistrer six titres de l'album « Back to Black » d'Amy Winehouse. Un épisode que Neal Sugarman évoque avec discernement : « Je ne suis pas très sentimental donc je ne cultive pas de souvenirs particuliers. Je suis reconnaissant pour la musique composée et pour avoir contribué au grand héritage qu'Amy laisse derrière elle ». Après Menahan Street Band, Daptone s'ouvre au registre cuivré et hypnotique de l'afrobeat avec les excellents Antibalas. Et lance une passerelle vers l'afro-funk. Sont extraites des pépites composées par le Nigérian Pax Nicholas et le Béninois El Rego. Une anthologie des pionniers allemands de The Poets of Rhythm voit également le jour. Un travail exploratoire achevé par le duo de Northern soul Bob & Gene dont la discographie est relancée. C'est avant la rencontre avec le chanteur Charles Bradley. Reconnu sur le tard, l'interprète sort trois albums magnétiques pour le label américain. Le dernier en date contient une reprise étonnante de « Changes » du groupe heavy metal britannique Black Sabbath...

Projet original

Si dix groupes ou interprètes sont aujourd'hui hébergés par Daptone, deux projets sortent toutefois du lot. Emmené par la voix sublime du regretté Dan Klein, The Frightnrs renoue ainsi avec l'âge d'or du rocksteady, cette soul tropicale immortalisée par Ken Boothe ou The Paragons. Pour Neal Sugarman, l'enregistrement s'est imposé naturellement : « Nous avons eu écho de la formation par Victor Axelrod. Il était dans les Dap-Kings avant d'aller jouer avec Antibalas. C'est depuis un grand producteur de reggae connu sous le pseudo de Tickleah. À ce titre, il nous a fait écouter une piste enregistrée avec les Frightnrs, une reprise d'« I'd Rather Go Blind » (d'Etta James. Ndlr). Gab et moi sommes tombés à la renverse. Victor a donc ramené le groupe au studio et a réalisé ce qui s'avère être un de mes disques préférés de Daptone... »

Intitulée The Olympians, la seconde création est l'œuvre de Toby Pazner. Claviériste d'El Michels Affair et accompagnateur de Lee Fields ou Aloe Blacc, il eut l'idée d'un album essentiellement instrumental après un songe, alors qu'il se trouvait dans l'archipel grec : « Toby a réussi à rassembler tous les grands musiciens qui sont passés par l'écurie Daptone. Il a pu enregistrer les compositions et a créé un disque original doté de beaux climats cinématographiques » confirme Neal Sugarman. Celui-ci rappelle au passage son intérêt pour le traitement sonore, son attachement à l'édition de vinyles : « Ce support répond parfaitement à nos attentes. À vrai dire, lorsque nous enregistrons, nous ne pensons jamais aux flux, au Mp3. Le seul son qui vaille la peine est en rapport avec le vinyle. Le format 12 pouces est en fait du grand art. Quinze minutes par face suffisent amplement pour apprécier les dix titres d'une session ». Cette démarche se traduira cette année par un disque de Sharon Jones (enregistré peu de temps avant son décès), par un album de The Como Mamas ainsi que par de nouvelles références chez Wick, la prometteuse subdivision rock du label.

daptonerecords.com





Ibilio Sound Machine / Uyai (Lp/Cd/Digital)

Héritier du boogie-disco 70's, Ibilio Sound Machine s'est fait connaître il y a quatre ans avec un premier album débordant d'énergie chez les Britanniques de Soundway. Edité par Merge, un catalogue connu pour son répertoire indie-rock, « Uyai » séduit tout autant mais pour sa production acérée. Certes la formation anglo-nigériane cale le tempo dès « Give me a Reason » et son groove imparable. Et « The Chant (Iquo Isang) », « The Pot is on Fire » ou « Sunray (Eyio) » contrastent singulièrement avec les nombreux ersatz electro aujourd'hui sur le marché. Pourtant réduire Ibilio Sound Machine à une simple addition de boucles tiendrait à ignorer les multiples facettes du collectif. À l'image d'Eno Williams, la flamboyante chanteuse et son discours féministe, l'album revêt des atours pour le moins chamarrés. C'est le cas de « One That Lights Up (Andi Domo Ikang Uwem Mi) », un thème dub ponctué de percussions et d'effets inédits. Ou du beau « Lullaby » dont les nappes atmosphériques gommant tous les repères. Les sons hybrides sont de mise. « Power of 3 » distend ainsi le tempo puissant de l'afrobeat. Et « Joy (Idaresit) » souffle le chaud et le froid, à coup de basses new wave et de chants incantatoires. Ce titre étonnant conforte les explorations sonores d'un Spock Mathambo. À l'instar du dandy des townships, Ibilio Sound Machine dépasse la tradition. Une attitude évolutive ici traduite par l'épileptique « Trance Dance » et ses sonorités afro-futuristes. (Vincent Caffiaux)

Omar S / Hit It Bubba (Ep)

Alex « Omar » Smith fait partie des grands noms de Detroit. Il est issu de la troisième génération de héros bidouilleurs et lamineurs de dancefloors de la Motor City. On sent bien évidemment les influences de Model 500 (Juan Atkins) mais aussi d'Underground Resistance ! Ce nouveau maxi « Hit It Bubba » sonne résolument old school. Il est décliné en quatre tracks techno bien burnés.

Le titre éponyme, sous-titré « I Want My Dadda's Rekids », semble être la rencontre entre Moodymann et un Prince en saturation. C'est très bon. Point d'orgue ? « Party Marty (Synth's By Roland Boutique) » qui se situe entre bleeps, Lil' Louis et un Garnier vintage (genre Astral Dreams). Enfin le grand moment de ce vinyle est « Sink Holes », quatre minutes de montées et descentes acides comme on en fait plus ! J'en pleurerais presque ! Magique. Immanquable pour tous les amateurs de techno made in Detroit. Vinyle sorti sur le propre label d'Omar S, à savoir FXHE. (Dj Barney From Vernon)

Chinese Man / Shikantaza (Lp/Cd/Digital)

Un très bon opus pour les Marseillais de Chinese Man. High Ku, Sly Dee et Zé Matéo ont plus de douze ans d'activisme dans l'abstract hip-hop et reviennent avec un deuxième album : « Shikantaza ». Ils sont, avec le Normand Wax Tailor, les fers de lance de ce genre en France, depuis le tournant pop dance décevant de Birdy Nam Nam ! Chinese Man livre seize titres qui ne décevront pas les fans de la première heure avec cette prospection musicale vers l'Orient ! Le groupe nous demande de lâcher prise, de s'asseoir et ne rien faire d'autre que de savourer leur trip musical. Il y a bien sûr des titres assez pop comme « Liar » avec le featuring de Kendra Morris. Et le tube hip-hop enlevé et flûté « The New Crown », avec Taiwan Mc et ASM (qui viennent aussi de sortir un album). Puis des perles nu-jazz comme « Stone Cold » avec Mariama. Si vous aimez Bajka, Ursula Rucker ou Voice vous serez conquis. Mais ce qui séduit aussi, ce sont ces instrumentaux à base de cuts et samples, illustrés tant par des cordes symphoniques que des dialogues de films... Des tracks comme « Escape », « Warriors », « Golden Age », « Wolf » ou encore « Good Night » font que les Français n'ont rien à envier aux pontes du genre comme Coldcut ou The Herbaliser. Enfin cette envie de nous porter vers de nouveaux horizons sans trahir leurs influences, c'est plutôt une bonne nouvelle. Pochette magnifique, et clips aux visuels saisissants. Bravo les gars, l'ascension continue ! Confirmation (ou pas) très bientôt sur scène. (Dj Barney From Vernon)

The Hot 8 Brass Band / On the Spot (Lp/Cd/Digital)

The Hot 8 Brass Band mêle depuis vingt ans la tradition des marching bands avec le funk et l'esprit hip-hop. Une formule bigrement efficace comme le rappelle « Ghost Town », transposition habile de l'Angleterre sinistrée des Specials à l'atmosphère cataclysmique de la Nouvelle-Orléans post-Katrina. Après avoir été à l'affiche de nombreux festivals internationaux, l'ensemble revient avec « On The Spot », clin d'œil aux fameuses improvisations urbaines chères à la « Big Easy ». « 8 Kickin' It Live » et « Keepin' It Funky » conjuguent bordées de cuivres et énergie salvatrice. Le shuffle n'est pas sans rappeler les disques endiablés de The Meters (autre formation louisianaise), les percussions insensées de Trouble Funk. Et « Get It How You Live » ou « That Girl » serissent l'album d'arrangements subtils. À l'écoute de tant de richesses, on comprend mieux l'engouement de figures comme Lauryn Hill, Mos Def ou Spike Lee pour la sémillante fanfare. D'ailleurs ce dernier a réalisé deux documentaires la concernant. Spécialité de The Hot 8 Brass Band, les reprises sont variées et convaincantes. C'est le cas de « St. James Infirmary », un standard du blues popularisé par Louis Armstrong. Ou de l'irrésistible « Annie Mae », plage signée en son temps par Nathalie Cole. Plus pointu, le « Working Together » des Californiens de Maze est en phase avec le caractère dansant de l'album. Alors que la version du « Sweetest Taboo » de Sade offre quelques aspérités à un enregistrement original particulièrement lisse... Les titres sont garantis sans substituts ni arrangements superflus. Une puissance qui renvoie naturellement au chaudron créole, aux rythmes immémoriaux de l'Afrique. (Vincent Caffiaux)

Goldfrapp / Silver Eye (Lp/Cd/Digital)

En 2000, la sortie de « Felt Mountain » le premier Lp de Goldfrapp eut l'effet d'une bombe sur la scène électronique pour sa prouesse alternative, décalée et bucolique. Le duo composé de Will Gregory et d'Alison Goldfrapp n'aura de cesse de brouiller les pistes avec des albums quasi dance-pop ou carrément d'introspection profonde comme le fut le dernier en 2013, « Tales of Us ». Si, d'un premier abord, « Silver Eye » leur nouveau disque peut paraître déroutant pour les fans de la première heure, il semble que pour Alison il s'agit de celui qui lui est le plus personnel. On y trouve « Le mysticisme, l'extase, le rituel, la contemplation, la métamorphose, les éléments » et elle déclare : « J'ai réalisé que c'étaient des choses qui me passionnaient profondément, et elles sont dans ce disque ». Pour qualifier la musique de « Silver Eye », le communiqué de presse dit : « C'est de la « dance music qui évoquerait un rituel païen plutôt que la bande-son d'un club. Une électronique froide, métallique, traversée par un flux de sang chaud. De la pop music cinématographique avec un truc en plus.

Une célébration d'un appétit de transformation et de sensations intenses. Une danse de la lune du XXIème siècle. » Tout est dit ! Sachez que de nombreux guests ont participé à l'album comme Daniel Miller (fondateur de Mute Records), Bobby Krlic et Leo Abrahams (qui a travaillé avec Brian Eno chez Warp). Reste la voix d'Alison toujours aussi prenante et émouvante. L'illustration, tant pour le disque que pour la vidéo du premier extrait « Anymore », vient de l'univers minéral et volcanique des Canaries. Vous êtes prêts pour découvrir ce mystérieux pan de la discographie de Goldfrapp ? Alors rendez-vous le 31 mars chez tous les bons disquaires pour un pressage vinyle translucide. (Dj Barney)

Sa Bar'Machines & Tam Ly Ep (Vinyle/Digital)

Sa Bar'Machines & Tam Ly, que vous retrouvez sur la troisième compilation vinyle Star Wax X Diggers Factory, continuent sur la lancée et proposent un nouveau Ep trois titres electro deep bass. La combinaison de Sa Bar', producteur, musicien et compositeur de bass music parisien et de Tam Ly, chanteuse, auteure, compositrice et caméléon passionné de jazz, de musique classique, et de mélodies orientales, avec le guitariste Pierre Maddio fonctionne siuvement. Les influences sont multiples, entre sons concrets, harmonies jazz et riffs de guitare un tantinet rock. La voix est mélancolique et syncopée, expressive ou fantomatique. Elle évoque des instantanés intimistes. « Strange Fruit » est une interprétation du titre d'Abel Meeropol popularisé par Billie Holliday puis Nina Simone. Road trip electro, ce vinyle n'est pas sans nous rappeler la bande originale du film « Mulholland Drive ». À écouter tard la nuit, ou au réveil. Disponible en mars chez Kiosk Eclectic. (Supa Cosh...)

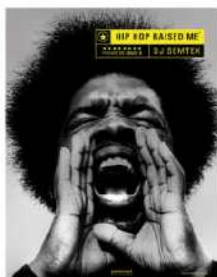
Keith Hudson / Pick A Dub (2XLP/Cd/Digital)

Sorti en 1974, « Pick A Dub » du chanteur et producteur Keith Hudson est considéré à juste titre comme l'un des premiers albums dub de l'histoire. Particulièrement dépouillé, cet enregistrement offre des arrangements lourds mais sans les effets qui caractériseront le genre par la suite. La rythmique est interprétée par Carlton et Aston « Family Man » Barrett, duo alors en congé des Wailers. Elle est épaulée par Augustus Pablo et son mélodica à la sonorité si particulière. L'album est aujourd'hui réédité avec les différentes parties vocales. Il reste un formidable jeu de piste. Des thèmes tels « Black Right » et « Satia » puisent dans le répertoire de The Abyssinians. Le morceau-titre est, quant à lui, un remix du fameux « S.90 Skank » du toaster Big Youth. Alors que d'autres plages comme « Michael Talbot Affair » et « Depth Charge » dégagent une aura mélancolique, à mille yards de l'imagerie caribéenne ensoleillée... Cette esthétique suscitera l'adhésion des rockers de New Order qui reprendront, au début des 80's, l'envoûtant « Turn The Heater On » de Keith Hudson lors d'une mémorable Peel Session. (Vincent Caffiaux)



Le Reggae en Angleterre : 1967-1997

Cocuteur avec Jérémie Kroubo Dagnini d'un excellent précis consacré aux toasters, Éric Doumerc s'intéresse avec ce nouveau livre au reggae britannique. Naturellement l'enseignant toulousain retrace l'histoire de l'immigration jamaïcaine (l'épisode clé du navire l'« Empire Windrush ») et ses retombées culturelles sur le tissu ouvrier anglais des années 60 (mouvements mod et skinhead). Les scènes de Londres, Birmingham ou Bristol sont incarnées par des groupes de la deuxième génération (Aswad, Steel Pulse ou Black Roots). Et la fonction sociale du sound system est clairement définie. La crise économique qui touche de plein fouet le Royaume-Uni dans les années 70 est analysée avec justesse. La solidarité des punks envers les rastas s'exprime par le biais de Basement 5, The Ruts (DC) et surtout The Clash. Cette dernière formation manifeste contre l'intolérance (concerts Rock Against Racism) et compose un authentique fonds patrimonial (parution du visionnaire « Sandinista »). Empreints de patois, les travaux littéraires et militants de Linton Kwesi Johnson sont restitués dans le cadre des émeutes qui touchent alors les grands centres urbains. L'évocation de Benjamin Zephaniah atteste de l'impact évolutif de cette même dub poetry sur la création contemporaine outre-Manche. Indicateurs évidents, les labels locaux sont détaillés. 2 Tone symbolise un catalogue multiracial héritier du ska et du rocksteady. On-U Sound offre un son expérimental mais mâtiné de tradition. Et Fashion Rec. amplifie l'héritage des Djs jamaïcains en mode fast style. Bon résumé artistique et sociétal, cet ouvrage prolonge « Culture Clash », le témoignage impeccable du musicien et vidéaste Don Letts. Chez Camion Blanc. (Vincent Caffiaux)



Hip-hop Raised Me / Dj Semtex

Ce livre rend hommage aux succès des rappeurs américains de la première heure jusqu'aux derniers talents comme Kendrick Lamar. Une place importante est réservée aux Djs... Ce qui est nettement moins évident pour la danse et le graffiti... Préfacé par Chuck D, l'ouvrage de Dj Semtex décrit des années de souffrance marquées par un problème de santé majeur. Né à Manchester d'un mariage mixte, il est confronté au racisme de ses camarades, en déménageant d'un coin populaire à un quartier peuplé de blancs. Amputé de l'un de ses avant-bras à l'âge de quinze ans, il renait au contact d'un allié de taille : le hip-hop. Sublimé par son handicap, son parcours traduit la parabole qui prétend que : « Les derniers seront les premiers... ». En effet, malgré sa prothèse, il est bien plus performant que nombre de Djs. Il débute sa carrière en 1992 et s'installe à Londres en 1998. Il accompagne sur scène différents Mcs, notamment Dizzee Rascal. On lui doit la création du département Urban pour Def Jam UK... et il anime, depuis 2002, un programme hebdomadaire sur BBC Radio1Xtra. Installé dans la ville qui fait office de passeport hip-hop pour le reste de l'Europe, Dj Semtex est devenu une figure incontournable. Parce que ce même hip-hop lui a permis de s'élever, il décide de lui consacrer un livre. Une seule colonne ne suffit pas pour décrire la beauté que réserve cette édition. La charte graphique est épurée, efficace et donne envie de parcourir les 440 pages et les 800 photos rarement publiées. Elles sont agrémentées de commentaires de photographes comme Normski, ou Janette Beckman... Pochettes de disques, planches-contacts et schémas alternent avec un texte riche en détails. Un spécial big up à la double page « Semelles de Légende ». Un must have traduit aux Éditions Chronique. (Dj Coshmar)



Rock & Folk : 50 ans de rock

En 2016, le mensuel Rock & Folk fêtait ses 50 ans. À cette occasion, une anthologie signée Christophe Quillien revient sur ce monument de la presse musicale hexagonale. Préfacé par Philippe Manoeuvre, le recueil surfe sur les grandes vagues de la fin du siècle dernier. Le mouvement folk et le british boom sont au cœur de la ligne éditoriale, tout comme la période hippie, les dashes culturels homériques ou bien encore les soubresauts punk. La couverture du répertoire afro-américain ramène à l'histoire du journal. Rock & Folk est une émanation de Jazz Hot. Son rédacteur en chef Philippe Koechlin joue alors un rôle déterminant quant au développement du titre. Qui tirera jusqu'à 150 000 exemplaires... La dimension visuelle est soigneusement reproduite. Michel Polard, Bob Dylan portraituré par Annie Leibovitz et les dessinateurs Gotlib voire Druillet font la une. Une imagerie enrichie par les photos de Jean-Pierre Leloir ou d'Alain Dister. Ces derniers révèlent les premiers festivals et la montée du star-system. Les plumes affûtées de l'immense Philippe Garnier, de Paul Alessandrini ou d'Yves Adrien s'inspirent du « nouveau journalisme » américain. Ils sont rejoints par d'autres fins bretteurs parmi lesquels l'iconoclaste Bayon et le caustique Laurent Chalumeau. Si l'approche des 80's est parfois consternante (Madonna, Frankie Goes to Hollywood ou Johnny Hallyday période Michel Berger, ici absents de la sélection), les années 90 et surtout 2000 repositionnent Rock & Folk sur la scène mondiale. Un choix illustré par Iggy Pop ou les récurrents Rolling Stones. Quelques perles comme une chronique du pape gonzo Hunter S. Thompson ou un reportage graphique consacré au ska valorisent ce pavé. Aux Éditions du Chêne-EPA. (Vincent Caffiaux)

CHINESE MAN RECORDS PROUDLY PRESENTS

CHINESE MAN

SHIKANTAZA

Nouvel album Dans les bacs

Avec la participation de Kendra Morris, Dillon Cooper, A.F.R.O., R.A. The Rugged Man, Taiwan MC, Youthstar, Illaman, A.S.M., Mariama, Vinnie Dawson, Myke Bogan & Tre Radeau

CD / VINYL 2LP / STREAMING / DOWNLOAD

CD 1

16 - Mars	St Etienne	Le Fil
17 - Mars	Perpignan	El Mediator
18 - Mars	Tarbes	Le Geopie
20 - Mars	Chatelet	Festival Rock the Pistes
22 - COMPLET	Strasbourg	La Laiterie
23 - COMPLET	Nancy	L'usine Canal
24 - COMPLET	Bruxelles	AB
25 - COMPLET	Lille	L'Aéroparc
29 - COMPLET	Besançon	La Rodière
30 - COMPLET	Grasse	La Radio Electrique
31 - Mars	Marseille	Le Moulin
01 - Avril	Marseille	Le Moulin
04 - Avril	Tignes	Festival Live in Tignes
05 - Avril	Le Mans	L'Oasis
07 - COMPLET	Nantes	Stadelux
08 - COMPLET	Bordeaux	Le Rocher Palmer
09 - Avril	Bordeaux	Le Rocher Palmer
13 - Avril	St Malo	La Nouvelle Vogue
14 - COMPLET	Rouen	Le 106
15 - Avril	Chamillé	Festival Les Z'ectiques
16 - Avril	Lyon	Festival Reperksound
19 - COMPLET	Toulouse	Le Bistrot
20 - COMPLET	Toulouse	Le Bistrot
21 - COMPLET	La Rochelle	Le Siroco
22 - Avril	Lorient	Festival Insolent
24 - Juin	Montargis	Festival Free Music
30 - Juin	Charente-Maritime	Festival Europevox
04 - Août	Langres	Festival du Chien à Plumes
05 - Août	Vannes	Festival Vannes Rock
08 - Août	Créteil	Festival du Bout du Monde
10 - Août	Le Lude	Rock Altitude Festival (CH)
11 - Août	Basel	Festival Open Air Basel 2017 (CH)
28 - Oct	Nantes	Zénith de Nantes
04 - Nov	Paris	Zénith de Paris La Villette

& More to come...

CD 2

CD 3

CD 4

CD 5

CD 6

CD 7

CD 8

CD 9

CD 10

CD 11

CD 12

CD 13

CD 14

CD 15

CD 16

CD 17

CD 18

CD 19

CD 20

CD 21

CD 22

CD 23

CD 24

CD 25

CD 26

CD 27

CD 28

CD 29

CD 30

CD 31

CD 32

CD 33

CD 34

CD 35

CD 36

CD 37

CD 38

CD 39

CD 40

CD 41

CD 42

CD 43

CD 44

CD 45

CD 46

CD 47

CD 48

CD 49

CD 50

CD 51

CD 52

CD 53

CD 54

CD 55

CD 56

CD 57

CD 58

CD 59

CD 60

CD 61

CD 62

CD 63

CD 64

CD 65

CD 66

CD 67

CD 68

CD 69

CD 70

CD 71

CD 72

CD 73

CD 74

CD 75

CD 76

CD 77

CD 78

CD 79

CD 80

CD 81

CD 82

CD 83

CD 84

CD 85

CD 86

CD 87

CD 88

CD 89

CD 90

CD 91

CD 92

CD 93

CD 94

CD 95

CD 96

CD 97

CD 98

CD 99

CD 100

CHINESE MAN RECORDS & LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'AUBAGNE
PRESENTENT

VENDEDI 24 MARS

DJ CRAZE ALO WALA PHONO MUNDIAL

-AUBAGNE-

ESPACE DES LIBERTES

AVENUE ANTILAN-BOYER 13400 AUBAGNE

17€ EN PRÉVENTE (JUSQU'AU 20 MARS) - 20€ SUB PLACE

- 21H30 - 02H00 -

CD 1

CD 2

CD 3

CD 4

CD 5

CD 6

CD 7

CD 8

CD 9

CD 10

CD 11

CD 12

CD 13

CD 14

CD 15

CD 16

CD 17

CD 18

CD 19

CD 20

CD 21

CD 22

CD 23

CD 24

CD 25

CD 26

CD 27

CD 28

CD 29

CD 30

CD 31

CD 32

CD 33

CD 34

CD 35

CD 36

CD 37

CD 38

CD 39

CD 40

CD 41

CD 42

CD 43

CD 44

CD 45

CD 46

CD 47

CD 48

CD 49

CD 50

CD 51

CD 52

CD 53

CD 54

CD 55

CD 56

CD 57

CD 58

CD 59

CD 60

CD 61

CD 62

CD 63

CD 64

CD 65

CD 66

CD 67

CD 68

CD 69

CD 70

CD 71

CD 72

CD 73

CD 74

CD 75

CD 76

CD 77

CD 78

CD 79

CD 80

CD 81

CD 82

CD 83

CD 84

CD 85

CD 86

CD 87

CD 88

CD 89

CD 90

CD 91

CD 92

CD 93

CD 94

CD 95

CD 96

CD 97

CD 98

CD 99

CD 100



Amélie

Top 5 nouveautés

- Cab Drivers "Ground Service"
- Mr. G "How it is Sometimes"
- Yoyaku "Hosom003 B"
- Joss Macg "Triple Loop"
- Ricardo Villalobos "Melo de Melo"

Top 5 oldies

- Hashmob "Reality"
- Floorplan "Never Grow Old"
- Cassius "Feeling for You"
- Oxia "Domino"
- Danny Tenaglia "Music is the Answer"

La première fois que tu as joué vinyle
Il y a 10 ans

Ton festival favori
Le Sonar

Ton magazine favori
Soundwall

Ton vinyle shop favori
Space Hall à Berlin !

Ton mixer préféré
Allen & Heath Xone:92

Ton en trois mots
Sourire, énergie et partage

Ton club favori
Goa Club (Rome) et
Rashomon Club (Rome)

Ton site web musical favori
Resident Advisor

Quel privilège as-tu en tant que Dj
Quelques verres de tequila

Ton Dj favori
Ricardo Villalobos



Patta

Top 5 nouveautés

- The Frightnrs "All My Tears"
- The Frightnrs "What Have I Done"
- Samory I "Rasta Nuh Gangsta"
- Derrick Parker "Cool It Down"
- Ward 21 "When We Buss"

Top 5 oldies

- Prince Buster's All Stars "Rocksteady"
- The Skatalites "Chinatown"
- Tommy McCook & Jackie Mittoo "KT88"
- The Maytals "Night and Day"
- The Soul Vendors "Afrikaan Beat"

Top 3 selectas

- Tony Screw
- David Rodigan
- Rory Stone Love

Première approche des platines

Celle de ma mère, sinon j'ai eu deux platines très tard, à 20 ans, et deux MK2 à 23 ans

Ton premier vinyle acheté

Dur à dire, je pense que c'est "Band Of Gypsies" de Jimi Hendrix

Festival préféré

Garance Reggae Festival (RIP)

Ton sound system favori, hormis le tiens
Downbeat The Ruler

Pour te chausser, une paire de
Clarks

La Jamaïque en trois mots
People, music, weed

Sans musique, la vie serait
Ennuieuse

Si tu n'étais pas selecta, tu serais
Patron de bar



DJ Stresh

Top 5 nouveautés

- Boys Noize "Rock The Bells"
- Isaiah Rashad "4r Da Squaw"
- NxWorries "Scared Money"
- Migos Feat Lil Uzi Vert "Bad & Boujee"
- Chance The Rapper Feat Knox Fortune "All Night" Kaytranada Remix

Top 5 oldies

- Bob James "Take Me to the Mardi Gras"
- Michael Jackson "Off The Wall"
- Norman Connors "You are My Starship"
- EPMD "Please Listen To My Demo"
- Gap Band "Outstanding"

Première approche des platines

En 98 pendant un stage d'initiation en maison de quartier, j'avais 13 ans...

Ton premier vinyle acheté

La même année le Cut Killer Show, le vinyle que j'ai sans doute le plus fumé, je n'avais même pas de platines, j'utilisais encore le tourne-disque de mes parents...

7 ou 12 inch
7 inch

Ecoutes-tu une radio (web ou Fm)
Pas vraiment

Un Dj qui te met toujours une claque
DJ Spinna

Ta boisson favorite
Le café

East ou west coast
East coast

Pour te chausser, une paire de
New Balance

Sans musique, la vie serait
Beaucoup moins universelle

Esprit de collection by **rega**Nouvelle série Planar,
le retour d'une icône

Rega fût créé en 1973 par Roy Gandy. Ingénieur chez Ford, mélomane et guitariste à ses heures, Roy trouvait que les platines disponibles n'étaient pas assez performantes et pensait qu'il pouvait faire mieux lui-même. L'histoire lui donnera raison.

En 2017, REGA compte plus de 100 salariés, est en pleine forme et exporte dans 45 pays. Et Roy joue toujours de la guitare.



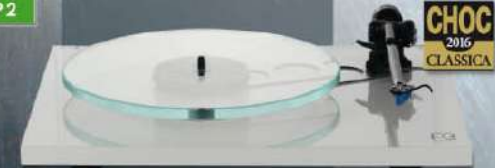
P1



P2



P3



RP 8



RP 10

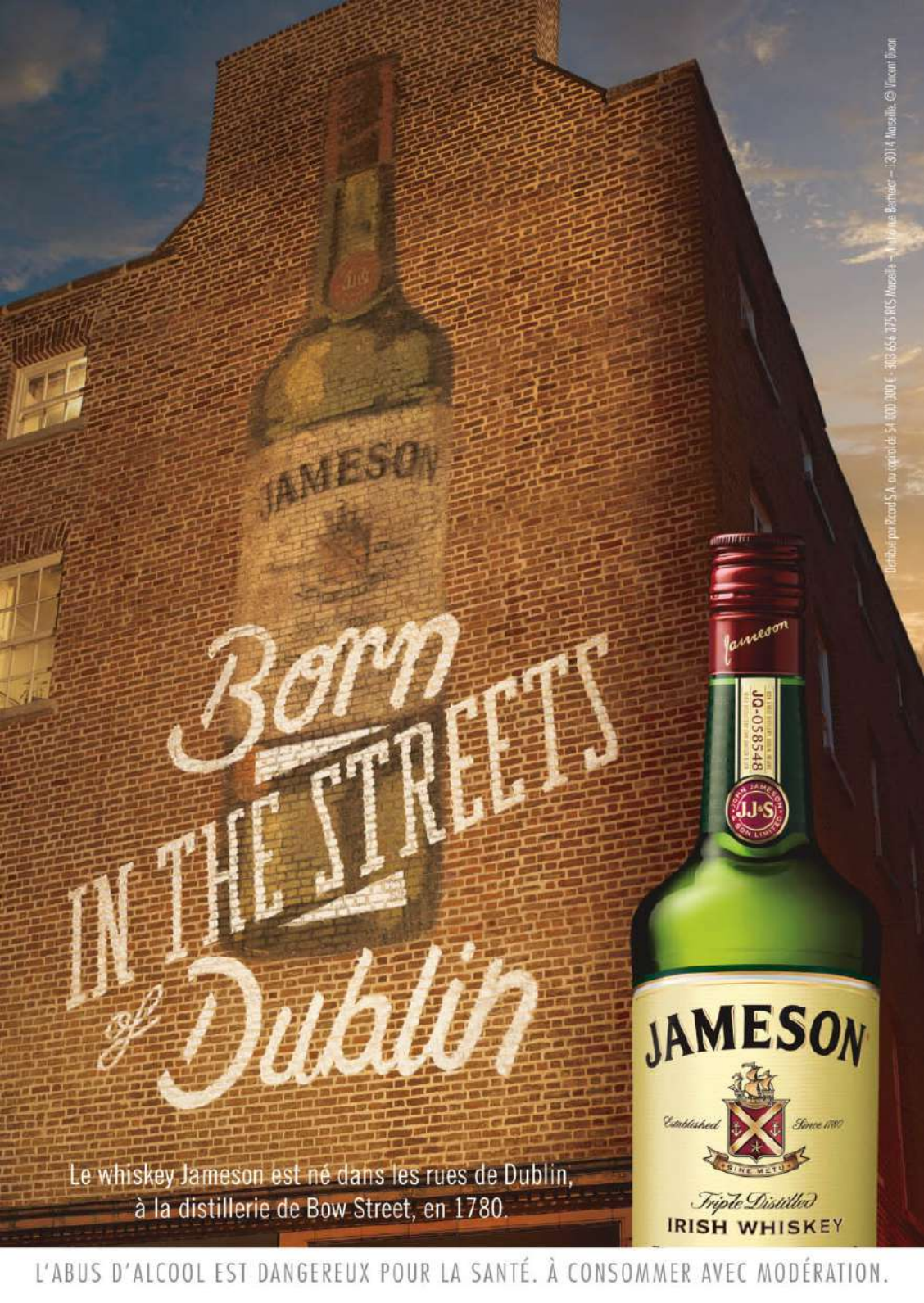


Handmade in England



Since 1973

REGA est distribué par Sound & Colors - GT Audio
31-33 boulevard Gouvion Saint-Cyr 75017 Paris - Tél. : 01 45 72 77 20
info@soundandcolors.com - www.soundandcolors.com



Born IN THE STREETS of Dublin

Le whiskey Jameson est né dans les rues de Dublin,
à la distillerie de Bow Street, en 1780.



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.